Le maçon , moeurs populaires, par Michel Raymond [Michel Masson et Raymond Brucker]

LE MAÇON

Moeurs populaires,

PAR

MICHEL RAYMOND.

*

Mais où commence le Peuple? N'y a-t-il pas du Peuple dans toutes les classes?

BOISTE.

*

TOME PREMIER.

PARIS
AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,
ÉDITEURS DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON, PAR M. DE NORVINS,
RUE VIVIENNE, N. 16.
1828
IMPRIMERIE DE J. TASTU.

LE MAÇON.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.



LE MAÇON,

Moeurs populaires,

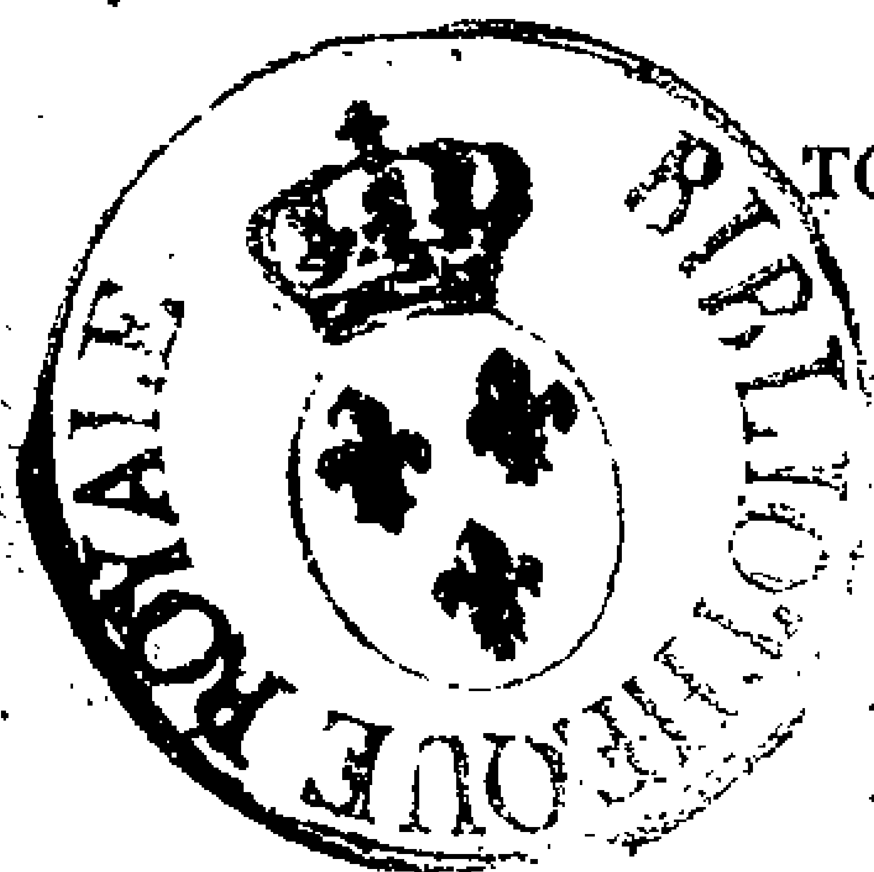
PAR

MICHEL RAYMOND.

✻

Mais où commence le peuple? N'y a-t-il pas du
peuple dans toutes les classes?
Boiste.

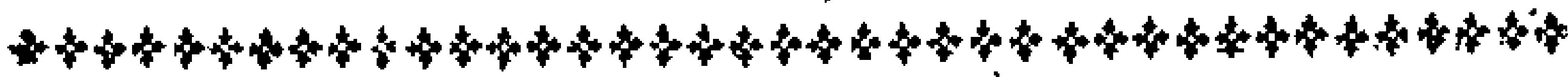
✻



TOME PREMIER.

PARIS
AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,
RUE VIVIENNE, N. 16.
✻
1828

LE MAÇON.



CHAPITRE I.

LA JEUNE FILLE.

> Que d'accessoires et de petites choses qu'on ne remarque pas et qui contribuent à des résultats importans !
>
> Le prince DE LIGNE.

PARIS était calme : quelques patrouilles faisaient seules la ronde, et l'on entendait à de longs intervalles les sentinelles crier : « Qui vive ! avancez à l'ordre ! » Les réverbères épuisés balançaient une clarté mourante, et des observateurs nocturnes, le chapeau sur les yeux, un bâton noueux

à la main, interrogeaient les bruits des rues désertes : tout dormait, tout! excepté la fillette dont un amant avait escaladé la mansarde, l'usurier qui se préparait à aller prêter à la petite semaine, le voleur pressé d'aller rejoindre ses amis au bagne, et le banqueroutier dont la montre annonçait le prochain départ des bruxelloises.

Du haut du faubourg Saint-Denis, à travers la haie des commis de l'octroi, une file de lourdes charrettes, chargées de légumes et de fruits de toute espèce, s'acheminaient lentement. Les fouets des maraîchers retentissaient à travers les jambes des pesans limoniers, sans hâter leur démarche ordinaire. Le cri des essieux mal graissés, les hennissemens des chevaux, les joyeux propos des lurons qui, le fouet en bandoulière, entraient chez les épiciers, pour boire en tournée la goutte du matin, éveillaient peu à peu les habitans laborieux de ce quar-

tier; des lumières brillaient aux fenêtres, et les ouvriers, sortant à la hâte, se dispersaient sur les divers points de la capitale.

Cependant, à la tête de la file, Jérôme Houberot, assis sur une planchette suspendue par des courroies aux ridelles de sa charrette, lassé de maudire sa vieille jument noire dans les termes les plus énergiques du patois bas-normand, s'était assoupi sur son fouet, comme un guerrier sur sa lance. A chaque cahot, sa tête changeait de position, et les soubresauts causés par l'inégalité du pavage le réveillaient à demi; puis il bâillait effroyablement, clignait l'œil, murmurait quelques-unes des paroles sacramentelles du métier, et retombait machinalement en grommelant des mots confus.

Enfin, excités par les cris et les coups des maraîchers, les chevaux qui suivaient la charrette d'Houberot tournèrent à gauche, et prirent le pas sur la vieille

jument. A ce bruit, Houberot s'éveille, et, brûlant de rivaliser de vitesse, il s'escrime du manche sur sa pauvre bête. La bonne créature avait sans doute, aux esprits animaux exhalés du corps de ces quadrupèdes, reconnu qu'ils étaient jeunes et de bonne race, car elle entraîna la charrette sur le même front, avançant amoureusement ses brûlans naseaux, pendant que son maître redoublait de coups, persuadé que ce système devait lui assurer la prééminence sur les maraîchers qui le narguaient.

Déjà l'on avait passé Saint-Leu; déjà se laissaient apercevoir les galeries recouvertes de tuiles rouges du marché des Innocens: les échos de la Cour-Batave avaient répété le formidable roulement des roues, les hennissemens des rosses, et les juremens énergiques des charretiers; quand, du coin de la rue aux Fers à la rue Aubry-le-Boucher, une jeune fille, chargée d'une hotte, s'élança d'un pas léger. Au cri « gare! »

sorti de la puissante poitrine d'Houberot, elle hésite, se retourne précipitamment, veut fuir; le brancard l'atteint; la roue frappe la hotte; la jeune fille roule à vingt pas, et des milliers de clameurs retentissent de vingt groupes différens, pendant que les dames de la Halle courent lui prodiguer des secours.

Du milieu de la charrette d'Houberot, un grand garçon aux vives couleurs, aux yeux noirs et à large poitrine, coiffé d'un loutre gris, veste et pantalon de velours brun, s'éveille, se frotte les yeux et se redresse tout-à-coup du sein d'un entourage symétrique de fleurs et de fruits de la saison; il voit une scène de confusion, il interroge Houberot sur lequel trois commères, les poings sur les hanches, font pleuvoir des torrens d'invectives; il descend au moyen de l'essieu, questionne, et n'est pas écouté; la multitude, avide de voir, le repousse jusqu'au milieu du cercle où la jeune fille, brillante

du vif coloris de la pudeur, rattachait son blanc fichu avec de grandes épingles noires, que lui donnait une modiste qui rentrait chez elle à cinq heures du matin.

« Ce n'est rien, disait la jolie fille objet de tant de soins, je n'ai qu'une égratignure à la jambe, » et elle remontait précipitamment le grossier bas gris qui couvrait cette jolie jambe.

« Chez le commissaire! chez le commissaire! » vociféraient en chœur les furies qui s'étaient emparées d'Houberot.

Et le charretier, traqué par la populace, distribuait de grands coups de fouet à gauche et à droite.

« Ces coquins écrasent le peuple, » disait un mendiant en glissant dans sa poche tout ce qu'il pouvait prendre dans celles des autres.

« Ne voilà-t-il pas un joli peuple! » criait Houberot.

Et on reprenait en chœur la formule

menaçante : « Chez le commissaire! chez le commissaire ! »

« Je serais bien fâchée, dit la jeune fille, qu'il arrivât pour moi du mal à ce brave homme !

» — C'est un gibier de Bicêtre, disait l'un. — Un ivrogne, criait l'autre. — Il faut mettre sa voiture en fourrière, insinuait un maraîcher. — Il faut le rouer de coups, » ajoutait un cul-de-jatte.

Et de toutes parts, on se mettait aux fenêtres, la foule attirait la foule, et le chaos croissait de minute en minute.

Un auteur serait embarrassé de dénouer un tel imbroglio. Nous, qui ne dressons qu'un procès-verbal pur et simple, nous dirons en deux mots que comme tout a une fin, les criards, las de crier, entrèrent pour la plupart dans les cabarets environnans; et que des voitures, arrivant de droite et de gauche, divisèrent la foule, plus curieuse d'aller à ses affaires que de s'égosiller sans savoir pourquoi ;

bref l'on finit par où l'on devrait toujours commencer, par laisser les intéressés s'accommoder entre eux.

La jeune fille avait ramassé sa hotte, l'avait campée sur une borne et passait les bretelles à ses bras, en glissant un regard douloureux sur une dizaine de bottes d'oignons et de céleri qui gissaient sur le pavé et que ses enragés défenseurs avaient foulées aux pieds et souillées dans la boue.

Le beau garçon, au loutre gris, en extase, droit sur ses jambes, regardait la petite qui ne le regardait pas; le charretier, son bonnet sous le bras, mouillant et tournant avec ses doigts la mèche de son fouet, cherchait à adresser quelque excuse bien tournée à sa victime, dont la douceur l'avait bien plus intimidé que les fureurs et les insultes des harangères.

La fillette fit un léger soupir, le grand jeune homme fit un gros soupir, et le charretier allait enchérir sur le tout, quand la petite main de la douce enfant

s'appuya sur son bras et le repoussa un peu, tandis que d'une voix argentine elle lui dit : « Permettez-moi de passer, s'il vous plaît. »

Houberot ne bougea point : « Non, Mam'zelle, dit-il résolument, je suis un manant, d'autant plus que je sais ce que c'est que de vivre : on est charretier, c'est vrai, mais on a des sentimens, et ce tas de femmes n'avait pas besoin de brailler à mes oreilles pour m'apprendre la politesse due au sexe. J'ai servi en Allemagne, j'étais à Wagram : il est bon qu'on le sache ; mais Jérôme Houberot a toujours eu pour consigne..... »

La jolie fille lui répondit en baissant les yeux : « Je ne vous fais pas de reproches, Monsieur, » et avec son tablier blanc elle arrêta une larme qui allait s'échapper, puis ajouta avec un sanglot : « Mais c'est maman qui va me gronder... »

Un vieux soldat qui a marché de Cadix

à Moscou, de Boulogne aux Dardanelles, peut connaître bien des choses, mais il ne lit pas aisément dans le cœur d'une fillette ingénue. Le grand jeune homme vit le regard douloureux de la jeune fille, il courut à la voiture, et rapporta dans ses bras quelques bottes d'oignons les plus volumineuses et le céleri le plus beau qu'il pût choisir; il rangea le tout dans le fond de la hotte, pendant que Jérôme ébahi jetait en l'air des bouffées d'interjections, et que l'enfant, radieuse de joie, répétait avec force révérences: « Vous êtes trop aimable, mon jeune Monsieur. »

Cela ne faisait point l'affaire du maraîcher, qui eût voulu sortir de là sans payer les frais de la guerre; mais quand la fillette lui jeta un de ces regards, comme on n'en voit plus quand on a fait trente campagnes et qu'on a reçu un coup de sabre qui vous a estropié la mâchoire, il n'eut que la force de s'incliner, et notre héroïne d'un pas rapide disparut vers le

bout opposé de la rue Aubry-le-Boucher, non sans tourner plusieurs fois la tête du côté où étaient restés le vieux soldat et le jeune gaillard.

« C'est bien fait, dit le premier, qui, revenu de son extase, récapitulait sur ses doigts le total de la réparation ; mais, mon ami, quand à l'entrée du village de la Chapelle je vous ai permis de monter sur ma charrette, afin de vous reposer, je n'ai pas mis dans mon marché que pour faire la cour à une poulette, qui n'est pas mal du reste, vous lui donneriez le plus beau de ma marchandise. Que diable ! vous êtes trop prompt : j'ai fait une sottise, d'accord ; mais celle-ci est trop forte, trop de moitié, trop du tout. Et si je vous la faisais payer ?

»—Je l'entendais comme cela, » dit le jeune homme, qui tira de la poche de son gilet une bourse de cuir à gros anneaux d'acier. Il prit une pièce de cinq francs, et ajouta : « Combien vous dois-je ?

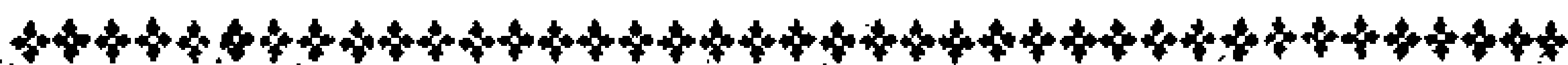
» — Ecoutez. Pour les oignons, c'est un prix fait comme les petits pâtés. Six sous la botte. C'est le prix sur la place. Combien y en avait-il ? — Cinq. — Ça fait trente sous. — Ni plus ni moins, et le céleri ? — Dam ! c'est cher. Il commence à ne plus rien valoir. Dix sous pour vous : c'est donner. — En tout trois livres dix : voilà cent sous, rendez-moi ma monnaie. »

Houberot serra la pièce dans une poche, tira de l'autre un sac de coutil, puis sur le derrière de la charrette compta trois piles de menues monnaies.

« Une, deux, trois : elle était gentille ; quatre, cinq : ça doit faire une bonne petite femme ; six, sept, huit, neuf, ça c'est un monneron, et dix. Hum ! hum ! onze, douze : vous avez agi en bon garçon, là vrai ; treize, quatorze, quinze : moi je ne fais pas de ces bêtises-là ; seize, dix-sept : faut pas se fier à ces airs d'innocence ; dix-huit : c'est des engeôleuses

les trois-quarts; dix-neuf et vingt, mettez d'abord ceci dans votre poche. Vingt-et-un, vingt-deux, vingt-trois: si l'argent vous pèse si peu; vingt-quatre: votre magot n'ira pas loin; vingt-cinq, vingt-six: croyez-moi; vingt-sept, vingt-huit: n'allez pas en faire autant pour toutes les filles qui se laisseront tomber; vingt-neuf: ce n'est pas rare dans Paris; trente! voilà votre compte: prenez-y garde, ce n'est pas une plaisanterie; reprenez vos outils, mon garçon, et quand une poulette glissera sur le pavé de Paris, sauvez-vous en criant: Au voleur! il y a dix à parier contre un que vous serez tombé juste.»

Le jeune homme l'écouta en souriant, se chargea d'un grand compas de fer, d'un marteau et d'une truelle, salua cordialement Houberot et disparut par la rue Aubry-le-Boucher, pendant que le maraîcher faisait claquer son fouet sur la croupe de sa vieille jument noire.



CHAPITRE II.

LA PLACE DE GRÈVE A CINQ HEURES ET DEMIE DU MATIN.

Les bons compagnons sont presque toujours mauvaise compagnie.

MONTAIGNE.

GAUTHIER, plus riche de la pensée d'une bonne action, s'était mis en route sans songer à demander son chemin au charretier moraliste : aussi avait-il pris une direction totalement opposée à celle qui devait le conduire sur la place de Grève. « La pauvre petite, elle s'est peut-être fait beaucoup de mal ! elle pleurait, elle n'a pas voulu nous dire qu'elle était blessée ; mais où s'est-elle blessée ? » Alors

son imagination faisait un chemin rapide; elle montait, redescendait, s'arrêtait, et comme le travail du cerveau donne à nos mouvemens extérieurs une singulière impulsion, Gauthier mettait autant de rapidité dans sa course que de témérité dans ses idées.

Cette extase délicieuse, si bien sentie par la petite maîtresse, si souvent analysée par le poëte, mais dont ils n'ont pas seuls le privilége, s'était emparée de l'ame de Gauthier. Depuis cinq minutes, il était livré à la plus douce rêverie, remuant ses lèvres sans dire un seul mot, fatiguant ses jambes sans avancer beaucoup, lorsqu'un éclat de rire et un « a-t-il l'air bête! » partirent à la fois d'une demi-douzaine de bouches féminines. Cette apostrophe, dont il se fit ingénument l'application, lui rappela qu'il ne venait pas à Paris seulement pour se promener à l'aventure ni pour se creuser la tête afin de savoir à quel endroit avait

pu se blesser une jolie fille renversée par le moyeu d'une charrette.

Il se détermina donc à demander son chemin. Le voilà, tournant à droite, virant à gauche, suivant qu'il s'adresse à celui-ci ou à celui-là.

Car, soit maladresse, malice ou insouciance, la plupart des *cicerone* de Paris confondent très-souvent ces deux temps militaires, et à moins d'être un Œdipe, on décrit plus d'un cercle autour du point où l'on veut se rendre quand on se fie aux sphynx de nos carrefours.

Disons tout : il faut bien aussi avoir une grande dose d'obligeance pour répondre sérieusement à des questions tournées comme celles-ci : « Elle est bien jolie.... la place de Grève ? On l'aurait battue peut-être.... est-ce loin d'ici ? » Puis Gauthier s'approchait d'un autre passant, et l'arrêtait pour lui dire : « J'ai bien fait de monter dans la charrette d'Houberot ! ça me coûte un peu cher, mais c'est égal,

on ne la grondera pas ! — C'est un fou, répétait l'un en tournant les talons. — C'est un farceur, » disait un autre. Une jeune ouvrière à laquelle il s'était adressé, murmura : « Je le crois amoureux. » Et comme les filles sont toujours compatissantes pour les gens atteints de cette maladie, elle lui dit : « Suivez-moi, » et le conduisit jusqu'à la tour Saint-Jacques-la-Boucherie où pour la troisième fois Gauthier venait faire une station. L'aspect de ce monument qui, s'il faut en croire les traditions religieusement conservées par les commères, coûta dix-sept sous et demi à bâtir, frappa d'étonnement le jeune maçon. « Voilà votre chemin, lui dit sa conductrice. — Merci, ma bonne demoiselle, répondit notre provincial; faut-il encore passer devant beaucoup de tours comme celle-là avant d'arriver à la place de Grève? » La grisette sourit, se dirigea vers la rue des Écrivains et disparut. Cette fois Gauthier ne

put se tromper, il se hâta de joindre une troupe de maçons qui venait de traverser la rue des Arcis, et arriva en deux minutes au terme de son voyage.

Bien que les rues qui avoisinent la place de l'Hôtel-de-Ville soient habitées par une classe laborieuse, le calme le plus profond y règne encore, alors qu'une population nombreuse s'agitant, criant, chantant, remplit depuis une heure l'espace qui sépare la rue Jean-de-l'Epine de l'arcade Saint-Jean. Les cabarets sont envahis par les maçons et les manœuvres qui se succèdent sans interruption devant les comptoirs garnis de feuilles d'étain, et six heures n'ont pas encore sonné, que vingt fois les verres de chacun des cabaretiers ont passé dans les mains de vingt buveurs, sans que le garçon ait trouvé l'instant d'effacer par l'ablution les traces que des doigts crasseux ont imprimées sur leurs rainures.

La veste et le pantalon de velours

brun du nouvel arrivé devaient faire sensation parmi les ouvriers, couverts de l'uniforme du travail. Aussi Gauthier attira-t-il tous les regards quand il vint se mêler dans les rangs de l'élite de la maçonnerie; car ce fut au milieu du cercle formé par les meilleurs compagnons que notre héros se trouva poussé. Ignorant à qui d'entre eux il s'adresserait, il saluait de tous côtés avec un air timide, qui mettait fort en gaieté les objets de sa politesse. « Qu'est-ce qu'il veut donc, celui-là? — De l'ouvrage, disait Gauthier. — D'où çà qu'il est débarqué? — Je suis venu à Paris par la voiture d'Houberot! répondait Gauthier. — C'est encore quelque Limousin qui vient faire ses orges à Paris? — Du tout : je suis de Lons-le-Saulnier, en Franche-Comté. — Il est trop beau pour nous, l'homme de velours! — C'est tout de même de la fameuse étoffe que sa veste, disait un manœuvre en tâtant

avec sa main blanchie par le plâtre les habits de Gauthier. — Prends donc garde, tu vas salir monsieur, répliquait un de ses camarades en heurtant le jeune maçon avec sa hotte. — Oh! il n'y a pas de danger, répondait poliment le nouveau venu, il faut bien que cela s'use. — Tu ne vois pas, disait un autre, que c'est un malin! ça veut se faire remarquer par l'habillement! — Je vous demande pardon, répondait encore notre héros, mais j'arrive, et je n'ai pas eu le temps de me mettre comme il faut, avec mes vieux habits.

On le poussait de cercle en cercle, on l'accueillait partout avec les mêmes impertinences. Le visage du jeune maçon commençait à se rembrunir; il avait déjà riposté vigoureusement à un gros farceur, lorsque rejeté par une foule de plaisans, près des barreaux verts du cabaret de *la Ville de Paris*, il leva un de ses poings en disant : « Ça finira bientôt, je l'espère;

je suis venu chercher à Paris de l'ouvrage et des camarades; s'il faut pour être bien traité ici avoir maltraité quelqu'un des gouailleurs, qu'on me dise lequel veut que je lui prouve que Gauthier sait donner des leçons de politesse. » Nous l'avons dit; notre héros avait de larges épaules, et sa main fermée promettait une réponse si énergique, que chacun recula d'un pas et murmura : « Allons, c'est un bon garçon, il a du cœur. » Les plus mutins chuchottaient : « Cependant, il faut l'essayer. » Mais personne n'osait approcher. Gauthier, l'œil brillant, le visage enflammé, et immobile dans sa pose académique, attendait l'occasion de faire tomber son bras nerveux sur la première mâchoire qui oserait articuler quelque chose contre lui. On a vanté le pouvoir de la parole, mais la puissance du coup de poing a bien autrement de force sur les railleurs du bas étage. Aussi les gens du cabaret sortirent en foule pour applaudir

au courage de Gauthier; et l'un d'eux, s'approchant de lui, dit d'une voix éclatante : « Le premier qui le touche aura affaire à moi : Leroux ne vous dit que cela. » Puis s'adressant au Franc-Comtois : « Vous ne caponnez pas, ça me fait plaisir à voir; entrez dans le cabaret pour boire avec nous une tournée de vin blanc. » Le jeune homme murmura quelques mots à la foule muette depuis l'allocution de Leroux, puis il suivit son défenseur qui le conduisit à une table où cinq à six compagnons trinquaient ensemble. « Un verre blanc! cria Leroux, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir, pays! — Pays! répéta Gauthier, est-ce que vous seriez de Lons-le-Saulnier? Il y a des Leroux, en effet! — Je dis pays, parce que vous avez prouvé que vous étiez Français, et comme je suis Français aussi... » — Ya, ya; çai chiste, nous sommes tous pons Francé, tertaif! répliqua un des buveurs. — Tron de Diou! zou lo souis dou

même ! dit un autre en élevant son verre. —Ché cha, camarade, pouiche que nous chommes touche dou bravo compatrioutes, ramplichons nou verres et trinquons ! » Leroux prit la bouteille, Gauthier avança son verre, il n'y tomba que quelques gouttes. « C'est une insulte, ça, murmura le nouvel ami de notre héros ; inviter un homme quand il n'y a plus rien à boire ! — Rabelons la carçon, dit le Strasbourgeois, c'est la Leroux qui baye. — Du tout, c'est le tour du Marseillais. — Eh ! ze payrai donc touzours, moi ! — Monsiou Louroux, çacoun son tour ! » ajouta l'enfant du Cantla.

Leroux se préparait à répliquer, et déjà la conversation prenait un caractère hostile, quand Gauthier concilia tout en disant : « Vous me permettrez de vous offrir la tournée ? » et frappant sur la table, il fit apporter deux bouteilles à quinze : « C'est pas juste ça, je ne suis pas content, disait Leroux en remplissant

les verres; je vous remettrai ça, jeune homme, parce qu'au fait c'est moi qui vous ai invité.—A la prochaine occasion, » répondit Gauthier. Puis la bonne intelligence fut rétablie. Après la première libation (première depuis l'entrée du nouveau-venu, car les yeux des convives attestaient qu'une soif violente était déjà plus qu'étanchée), Leroux, que le vin rendait fort expansif, appliqua sur l'épaule gauche de Gauthier une tape vigoureuse : le voisin de droite eut soin de le retenir par un contre-coup : le jeune homme interdit regardait à gauche, puis à droite : « Vous avez l'air d'un bon luron, disait-on d'un côté. — Nous aurons soin de vous, disait-on de l'autre. » Il n'y avait pas moyen de se fâcher, et comment un Franc-Comtois aurait-il pu en vouloir à ceux qui lui rappelaient si bien les manières de son pays ? Là deux amis se prouveraient mal le plaisir qu'ils éprouvent à se rencontrer, s'ils ne se meurtrissaient

mutuellement les épaules, ou s'ils ne s'écrasaient les doigts en se serrant affectueusement la main. En répondant à mille questions sur son nom, sur les pays où il avait travaillé, Gauthier avoua modestement qu'il avait étudié l'architecture : « Cest pon ça, » disait le Strasbourgeois, et à chaque réponse il remplissait son verre et le vidait d'un trait. « Sans doute, c'est bon d'avoir des talens, reprit Leroux; mais, voyez-vous, camarade, si vous êtes embauché, je vous préviens qu'il ne faudra pas vous vanter : il n'est pas donné à tout le monde d'être bon ouvrier : que celui à qui ça tombe en profite pour gagner sa vie, et aider les compagnons qui travaillent avec lui. Mais qu'il ne s'avise pas de faire sentir au maître qu'il en sait plus que les autres : ça donne la chèvre aux camarades ; et si on ne finit pas par l'assommer, on sait comment s'y prendre pour le faire mettre à pied : tout le monde a besoin de faire son

chemin, cependant souvenez-vous que celui qui monte sur l'échafaudage dépend de ceux qui l'ont construit : si vous voulez qu'on l'attache solidement, faut pas s'en faire accroire ni vexer personne, sinon, gare là-dessous. » Gauthier comprit Leroux, aussi s'empressa-t-il de remettre dans la poche de sa veste le livret qu'il allait étaler aux regards de ses nouveaux camarades.

Rien ne s'écoule si vite que les instans perdus au cabaret. Ce fut l'observation que fit Leroux quand l'horloge de la Ville sonna huit heures. Le nombre des ouvriers assemblés sur la place était considérablement diminué. On n'apercevait plus que quelques groupes partiels qui se dispersaient de minute en minute : les maçons embauchés par les contre-maîtres avaient pris différentes directions : les derniers partirent. Au bourdonnement de la foule, aux refrains grivois succédèrent les cris du marchand de coco, et

ceux des fruitières ambulantes, appelant l'apprenti qui venait sur cette place chercher le déjeuner de ses compagnons d'atelier.

« Il vaut bardir, dit le Strasbourgeois. — Bah! il est trop tard pour commencer; la journée est perdue! Restons ici; buvons! — Buvons! » répétèrent-ils en chœur.

Un petit homme d'un large embonpoint, dont la physionomie halée avait une expression dure, entra dans la salle. Sous son épais sourcil brillait un petit œil bleu assez doux: l'habitude de commander avec force, pour être promptement obéi, donnait à sa voix une singulière expression de rudesse. Tous les maçons se découvrirent. « Un verre blanc pour M. Meunier! cria Leroux.—Merci, reprit le nouveau-venu. — Est-ce que ça vous ferait rougir de trinquer avec un ouvrier? Je ne suis plus avec vous, c'est vrai! mais nous n'avons rien à nous reprocher ni l'un ni l'autre. J'ai travaillé,

vous m'avez payé : c'est quitte. — As-tu de l'ouvrage ? répondit Meunier. — Quand je voudrai ; un bon compagnon, ça n'est pas si commun, voyez-vous ! Il ne faut pas croire, parce que nous ne sommes plus ensemble, que je me passerai de manger, ni de boire. » Et Leroux vida son verre. Le contre-maître profita de ce moment pour parler à son tour : « Si tu veux rentrer avec moi, nous commencerons demain. — Pour quatre francs ! — Par exemple, nous sommes encore dans les petites journées, et tu perds plus de temps à toi seul que tous les compagnons ensemble ; trois livres dix ! — Je veux quatre francs. J'aime mieux ne rien faire, que de m'échigner pour enrichir les autres : voilà ! — Tu veux rire ! — Du tout, pas un seul n'entrera chez vous à moins : je le leur défends. Voilà un jeune homme, continua-t-il en montrant Gauthier, ça a besoin de travailler ; mais il n'y a pas de danger que ça se donne pour rien : c'est franc,

Allez! y a encore des Limousins sur la place; prenez-les! ça vous profitera. »

Le contre-maître ne l'écoutait plus; il avait porté toute son attention sur le jeune maçon, et semblait l'interroger des yeux. Gauthier, les regards fixés sur Leroux, ne savait s'il devait refuser l'occasion qui venait de s'offrir. « Tenez, continua l'obstiné bavard, je suis bon enfant: si vous nous embauchez tous les six, je rabats les cinq sous. Ce sont tous des travailleurs. »

Meunier réfléchit un moment. « Allons, j'y consens, » dit-il après avoir fait subir à chacun des ouvriers un interrogatoire : tous, à l'exception de Gauthier, répondirent qu'ils étaient les premiers de la partie. « Et vous? » dit notre contre-maître au Franc-Comtois: Gauthier balbutia quelques mots, et tira son livret de sa poche. « C'est bien cela, jeune homme, dit Meunier en le lui rendant; de l'ardeur! de l'intelligence! vous serez

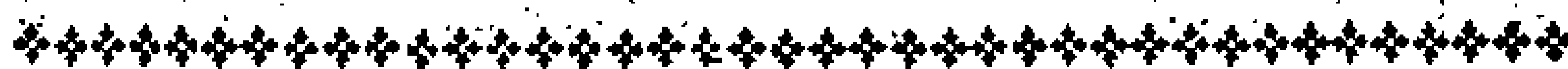
bien avec moi. — Je l'espère, Monsieur. — Et puis je le stylerai, repartit Leroux. — A demain, au chantier, Cour-Batave, à six heures! leur cria Meunier en sortant du cabaret. — A demain! répondirent-ils. — Vous voyez, camarades, dit Leroux en se frottant les mains, qu'on gagne toujours quelque chose à tenir tête aux maîtres. Si vous êtes embauchés, c'est grâce à moi; rappelez-vous-ça quand Leroux n'aura plus d'ouvrage. Ah ça! jeune homme, vous avez besoin de faire viser votre passe-port : il faut ensuite aller chercher un autre livret; je ne vous quitte pas de la journée : nous irons ensemble partout, et je vous conduirai ce soir à la chambrée. »

Gauthier suivit son nouvel ami à la Préfecture : en traversant les cours, il vit des gendarmes amener un homme ivre et déguenillé. L'aspect de ce misérable lui inspira tant de dégoût, qu'il tourna les regards vers un autre côté, assez à temps

pour ne pas s'apercevoir du léger coup de tête que lui adressa Leroux. Son passe-port visé, il partit pour la Halle, afin de prendre un nouveau livret : après avoir passé sous la voûte, près du corps-de-garde, il monta l'escalier noir, traversa le palier à jour qui conduit chez le commissaire du quartier. Il fut étonné de cette foule qui attendait que l'on voulût bien lui permettre de gagner le pain qui devait la nourrir. Combien de juremens sourds n'entendit-il pas proférer contre la lenteur ou l'insolence du commis, tout fier de l'importance qu'il se donne depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir !

A la chute du jour, Leroux conduisit Gauthier dans les galeries du Palais-Royal. Ses yeux furent éblouis par le brillant étalage des boutiques. Les nymphes qui parcourent cet Eldorado étonnèrent le pudique Franc-Comtois ; leurs yeux hardis, leurs propos lestes le troublèrent ;

mais ne le séduisirent pas. Il cherchait vainement en elles les grâces naïves et le piquant sourire de la jeune fille à la hotte. « Allons à la chambrée ! » dit-il à l'oreille de Leroux, et celui-ci répéta : « Allons à la chambrée ! »



CHAPITRE III.

LA JOURNÉE DU MAÇON.

Il faut demander le bonheur au travail.
NECKER.

L'ENFANT du Jura, qui n'a connu que la vie laborieuse et frugale des habitans de ses montagnes, est vivement frappé des contrastes qui s'offrent à lui quand il arrive dans la capitale. Ces rues étroites, où l'avarice dispute aux locataires des vastes maisons, la quantité d'air vital nécessaire pour ne pas étouffer en vingt-quatre heures, cette population have et maigre, qui achète si cher le droit de végéter dans des cages de plâtre humides, ces ruisseaux qui promènent majestueu-

sement l'infection, lui semblent autant de merveilles que le génie de l'homme a réunies comme à plaisir; cependant tout le monde vit, respire et rit dans ces cloaques. Il semble que la fange soit une atmosphère naturelle à la plupart des Parisiens, et que cet élément leur soit aussi particulier que l'air aux sylphes, et les régions de feu aux salamandres.

C'est ce que pensa Gauthier; mais d'une manière purement instinctive. Quand il s'éveilla, sur les cinq heures du matin, il se leva, s'habilla, et comme ses compagnons dormaient encore, Gauthier, assis sur un matelas doux comme celui d'un bivouac, les jambes croisées et le menton appuyé dans la main gauche, fit l'inspection du local et de sa disposition pittoresque.

Sous une mansarde, dont le toit affaissé en plusieurs endroits, et tant bien que mal étayé de distance en distance par des poutres irrégulières, prouvait la vérité de

l'adage : *Nul n'est si mal chaussé que le cordonnier;* deux files parallèles de lits très-serrés entre eux occupaient une profondeur de dix toises ; des clous en guise de porte-manteaux suspendaient à une poutre en saillie, les vêtemens des dormeurs. La muraille, jadis jaune-clair, et dont les deux lignes descendantes venaient former un triangle avec le plancher, était sillonnée par la noire fumée des chandelles, par nombre de dessins grotesques et géométriques et par des vers dont le bon goût et la cadence n'étaient peut-être pas excessivement classiques ; mais Aristote et la Vénus pudique n'ont pas d'oratoires dans une chambrée. Un profond observateur eût deviné à l'inspection des pans de la muraille, les inclinations de chacun des commensaux de la mansarde ; mais Gauthier n'était ni observateur, ni profond surtout, et il bâilla d'une manière si bruyante que son voisin en fut réveillé.

Leroux se frotta les yeux, et regarda Gauthier qui se frottait le poignet gauche : car il s'était heurté contre le toit en imitant avec les bras le développement de sa mâchoire. Puis Leroux partit d'un éclat de rire.

« Parbleu, l'ami, vous êtes bien simple d'avoir peur de bouger dans une chambrée, où le moins dormeur de nous tous sourcillerait à peine quand une pièce de quarante-huit battrait la maison en brèche. » En parlant ainsi Leroux passa son pantalon et sa veste, puis s'adressant à Gauthier : « J'espère que vous buvez la goutte le matin ? — J'allais vous la proposer, répondit le Franc-Comtois. — Alors, allons boire, » répliqua Leroux. Notre héros suivit modestement son mentor qui, le quolibet à la bouche et la parole sonore, apostrophait par de joyeuses comparaisons la maritorne de l'hôte où l'on dînait à la portion congrue, la Picarde qui ouvrait sa fruiterie, le garçon

boulanger en jupon court, et la grivoise épicière, dont ils cotoyèrent en quelques minutes les diverses boutiques.

Ils entrèrent enfin dans un cabaret où Leroux trouva des amis qui assiégeaient le comptoir; mais bientôt, l'heure avançant, tous se hâtèrent de gagner la rue, les uns en disant : « Mettez cela sur mon compte; » les autres en ne disant rien; Leroux fut de ce nombre, il prit le bras de Gauthier, et s'ouvrit un passage dans la foule. Le jeune maçon voulait payer la tournée. « Eh! laisse donc, reprit Leroux, gardons notre argent, nous pouvons en avoir besoin plus tard. »

En quelques instans, ils arrivèrent dans la rue Saint-Denis, près d'un bâtiment en construction. Les chefs partagèrent l'ouvrage entre les ouvriers, et, quand six heures sonnèrent, chacun d'eux ayant roulé son pain dans sa veste, s'arma de la pioche, de la truelle, du marteau, de l'équerre, de l'auge; bientôt tous furent

en mouvement, et l'on entendit commencer les bruits monotones des pioches, des marteaux et de la batte, entremêlés du sourd roulement de la brouette qui chariait les gravas, du gémissement aigu de la scie, et des cris retentissans, partis en divers sens, pour demander du plâtre, du ciment et des pierres à la foule des manœuvres.

Au premier coup de neuf heures sonné par l'horloge de Saint-Leu, tous les instrumens s'arrêtèrent à la fois, comme si les ouvriers eussent été de vieux soldats à qui leur capitaine eût crié : « Arme à terre ! » mouvement si spontané, si régulier surtout, qu'il est un éternel objet d'admiration pour les badauds de Paris.

« Ah çà ! dit Leroux en rejoignant Gauthier, dont il avait été séparé au moment du travail, tu sais les usages, mon garçon, il faut arroser les outils et payer ta bien-venue : on s'y attend, et tu ne dois pas te faire tirer l'oreille. Ça te ferait mal venir des compagnons. Je crois, cepen-

dant, qu'en leur offrant de remettre la partie à dimanche, ça lèverait les scrupules de ceux qui sont assez bêtes pour craindre de se mettre mal avec les maîtres; au fait, il ne faut désobliger personne, et puis nous pourrions être libres toute la journée. Si tu veux j'arrangerai cela?

»—Vous êtes bien bon, M. Leroux, répondit Gauthier, j'entends agir en brave garçon, et je ne veux faire que ce qui fera plaisir à tous. »

Leroux alla se mêler aux groupes des maçons qui étaient répandus çà et là; les uns étaient assis à l'ombre, isolés ou rapprochés, suivant ce que leurs moyens pécuniaires leur permettaient de dépense ou leur prescrivaient d'économie. Les autres, en moins grand nombre, entrèrent chez le marchand de vin et s'atablèrent dans les salles basses avec le fin fromage de Hollande, le vieux gruyère ou le modeste cervelas de Clichy-la-Garenne, et

vis-à-vis le rouge-bord de vin à douze.

Les contre-maîtres se réunirent dans une salle particulière, et les fréquens coups de sonnette, les allées et les venues de la jeune écaillère firent conjecturer à la grosse et accorte madame Morin, la cabaretière, que le vin blanc de sa cave recevrait un furieux échec, puisque, d'après toutes les apparences, ces messieurs venaient de conclure un excellent marché.

Notre brave jeune homme cherchait des yeux le camarade Leroux pour lui faire une politesse, quand il entendit prononcer son nom par le contre-maître. Ce dernier, sans chapeau sur la tête et une serviette à la main, venait de descendre de l'entresol où il était avec le maître couvreur, le maître charpentier, l'architecte et le propriétaire; Gauthier l'aborda poliment : « Je t'oubliais, mon garçon, dit Meunier avec rondeur, as-tu de l'argent? — Oh oui, répondit le jeune

homme. — Bien, mon ami, c'est que je venais d'y penser. Tu m'as l'air d'un honnête garçon, et si tu avais besoin d'argent avant la fin de ton mois, il faudrait m'en demander plutôt qu'à tes camarades ; fais-leur le moins d'emprunts possible, c'est le mieux, et surtout ne te pique pas de libéralité avec tous; car ce sont de vieux renards trop fins pour toi. Ils ne t'en sauraient aucun gré : ils se moqueraient de toi. Ce n'est pas bon cœur, c'est sottise que de mordre à l'hameçon de leurs complimens. On me dit sévère, et je le suis, il le faut; mais si tu as de la conduite nous serons bien ensemble. »

Il cessait à peine de parler que l'architecte, mettant le nez à la fenêtre, lui cria : « Eh ! monsieur Meunier!—Je suis à vous, » dit-il. Il fit un signe de tête à Gauthier et rentra dans la boutique de madame Morin.

Leroux accourait : « Eh bien ! dit le

Franc-Comtois. — C'est arrangé ; mais qu'est-ce qu'il te disait donc, le patron ? est-ce que tu l'as apprivoisé ? Il me semble, sur ma parole, qu'il ne te faisait pas une mine si rechignée que celle que je lui vois d'habitude. — Il m'offrait de l'argent.... mais.... — Il fallait donc le prendre, il ne m'en offre pas à moi, le vilain, parce qu'il sait bien que je le prendrais. Il n'est pas si niais qu'il est lourd, et tu ne l'y aurais pas attrapé deux fois. Où déjeunes-tu ? je ne te quitte pas. » Et ils allèrent déjeuner ensemble.

Les travaux reprirent à dix heures, et le temps d'arrêt s'exécuta sur les deux heures avec autant de prestesse que précédemment : Leroux engagea son ami à dîner chez son traiteur.

Joyeux célibataires qui n'êtes affligés que de trente ans, d'une santé fleurie et de cinquante mille livres de rentes, c'est pour vous qu'au Palais-Royal Véry, dans un brillant salon, réunit ces miroirs écla-

tans dont Venise n'a pu nous empêcher de surprendre le secret et de perfectionner la fabrication. Vers les six heures du soir un jour artificiel s'échappe d'un millier de tuyaux ouverts aux jets du gaz, et se multiplie par la réfraction des glaces qui, de la hauteur d'appui, vont aboutir aux corniches moulées des plafonds enrichis d'or et de peintures. Des fleurs embaument cette atmosphère brûlante et disputent aux parfums des mets le soin de charmer votre odorat. Le cristal de roche, la porcelaine de Sèvres, l'argent ciselé, le vermeil, l'acier anglais, le linge damassé, encadrent votre choix sur la carte ; bordure étincelante d'un tableau de maître. Magnificence, vins généreux, chair délicate, politesse exquise ; tout s'y trouve à la fois : oh! curé de Meudon, tu n'as jamais connu ce paradis du ventre ! mais aussi, quel quart-d'heure de Rabelais !...

Dans le bout le plus obscur de la rue

Quincampoix, il est un antre souterrain dans lequel on parvient en se courbant si l'on a plus de cinq pieds deux pouces, mais où la brusque descente de deux marches vous rend tout-à-coup la fière stature que le ciel vous donna. Dans cet antre, connu de réputation et que maint passant ne devina jamais, quinze tables sans nappes, que la lame inoffensive de quelques couteaux de fer a plutôt écorchées qu'entaillées, sont chargées, chacune, de six bols blancs ébréchés par l'usage; quelques gobelets d'étain offrent la ressemblance informe du torse qu'on étudie au Muséum, certificat authentique de leurs années de service. Un banc sert de canapé, un trident de fourchette, et la maîtresse de la maison, en vous octroyant une cuiller, ne manque jamais de vous prier de ne point la corriger de ses inclinations vicieuses; car elle vous resterait en deux dans la main. Un jour terne et douteux pénètre à peine par les

vitraux enfumés, tant est proche et bon voisin l'autre côté des maisons; mais par une compensation dont la poésie et la peinture ne sauraient manquer de faire profiter un émule de Walter Scott et un élève de Rembrandt, la cheminée du fond dont le manteau est couronné sur son bord en saillie d'un régiment de chandeliers, noirs comme des hussards de la mort, est garnie dans son âtre d'un feu ardent qui jette des reflets rougeâtres sur une portion des quatre-vingt-dix figures qui viennent, sur le coup de deux heures, satisfaire un robuste appétit. Un vaste chaudron pendu à la crémaillère exhale une odeur aromatique où le chou, la carotte et le haricot dominent fort souvent, et bouillonnent avec la tranche de lard, la cuisse dite de bœuf et la longe de veau : sur deux fourneaux parallèles on saute la gibelotte, on tourne le miroton et l'on saisit l'omelette, tandis que la fumée, alimentée par un bois vert

qui pétille, rebrousse chemin et revient circuler sur la tête des convives pour s'échapper, enfin, par quelques issues dont elle connaît machinalement la position topographique.

C'est là que Leroux conduisit Gauthier; il dirigea le choix de son ami, lui apprit quels signes franc-maçoniques existaient entre l'hôtesse et un petit nombre d'adeptes pour avoir le morceau de réserve et la côtelette de distinction : car où la faveur ne se glisse-t-elle pas!

Quand ils se retirèrent, Gauthier fouilla dans sa poche. Leroux fit un signe pour l'arrêter, il salua l'hôtesse avec un sourire significatif, et poussa son ami vers la porte.

Notre Franc-Comtois allait insister; mais une apparition rapide, l'ombre d'une figure qui l'occupait sans cesse, se découpa en silhouette sur les vitres obscures. Il souleva le loquet et s'élança dans la rue en laissant retomber la porte : son cha-

peau, heurté contre la saillie de la muraille peu élevée, roula à terre. Il jeta un coup-d'œil et n'aperçut la jeune fille ni dans la rue Quincampoix, ni dans la rue aux Perles; il se dirigea vers la rue Aubry-le-Boucher, et vit très-clairement la fillette disparaître à droite vers le marché des Innocens. Leroux, émerveillé de la fugue rapide de son protégé, vint à lui son chapeau à la main: « Tudieu! quel gaillard! lui dit-il en riant; comme une tournure de femme te donne dans l'œil! Morbleu, dernièrement au Palais-Royal tu faisais donc la bégueule?—Ah! quelle différence! » s'écria étourdiment Gauthier.

L'œil de son ami s'arrêta sur le sien: Gauthier comprit qu'il avait été indiscret: il s'étonna de rougir et de sentir le besoin de donner le change à Leroux. C'est que l'amour pur a une délicatesse dont on sent confusément le prix, et à laquelle on ne peut cesser de tenir sans vouloir avilir

l'objet de sa pensée. Leroux était caustique, froid et railleur; se confier à ses sarcasmes venait de paraître au jeune amoureux une soumission formelle à des affronts volontaires, un encouragement à le tourmenter sur un point où il n'y avait déjà plus à badiner pour lui; car il y attachait de l'honneur et du bonheur.

« C'est une dame très-respectable et que je connais, balbutia-t-il avec humeur, après une assez longue pause. — Bon, répondit lentement Leroux, tu m'avais dit que tu ne connaissais personne à Paris! — C'est-à-dire que j'ai cru reconnaître....—Allons, tu as des secrets pour moi. —Non pa..., » répliqua Gauthier. Il aurait voulu dire non, parole d'honneur! Et tous deux, lui pour ne pas se compromettre, Leroux pour réfléchir à cet incident, s'acheminèrent en silence vers l'emplacement de leurs travaux : trois heures sonnaient.

Les heures du travail coulèrent bien rapidement, il l'avait revue ; un jeune amoureux devine aisément qu'une mise négligée emporte avec elle l'idée de voisinage. Il se promit de la retrouver, et quand, à sa grande surprise, la cloche de six heures suspendit le bruit des instrumens de travail, avec quel empressement ne déposa-t-il pas l'équerre et le marteau pour chercher les traces de sa jolie inconnue ! A peine écouta-t-il les ordres du contre-maître pour ranger convenablement ses outils, et les serrer sous une espèce de hangard dont Leroux fut forcé d'attendre la clef.

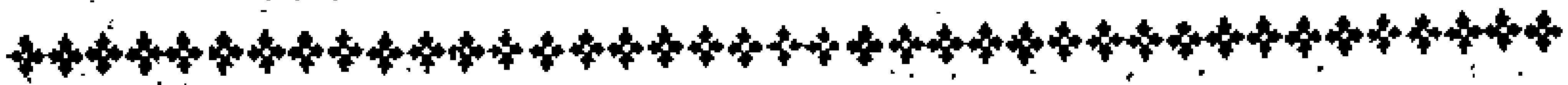
Il parcourait avec soin toutes les rues, regardait dans toutes les boutiques, et revenait sur ses pas ; il ne vit personne et se désola : « Elle a dit, réfléchissait-il, maman va me gronder ; donc, elle n'est pas en condition. Mais pourquoi cet achat considérable ? Peut-être sa famille est-elle nombreuse ?.. » Et il marchait tou-

jours s'épuisant l'esprit en conjectures, et tout cela pour rien.

En tournant, pour la vingtième fois, le coin d'une rue, il se trouva nez à nez avec Leroux: jamais il ne sentit une contrariété plus vive. L'œil de son compagnon l'importuna ; car il était pénétrant et moqueur.

« Eh! lui dit Leroux, où étais-tu donc? — Je me promenais, je prenais l'air. — Je ne te conseille pas de le prendre davantage, la sueur t'inonde et tu pourrais gagner un rhume ; car le froid devient piquant. — C'est que je me hâtais pour retourner à la chambrée. — Tu lui tournais le dos. — Vrai? quelle distraction! Je perds la carte, je crois. — Ou bien, c'est que tu n'as pas rencontré quelque ancienne connaissance pour te remettre en bon chemin. »

Le coup était trop à bout portant : il manqua son effet. Gauthier prit le devant, et s'achemina vers la chambrée.



CHAPITRE IV.

L'ANGLE DROIT DE FROMAGE.

On peut quelquefois cacher un secret dans l'amitié; mais il échappe dans l'amour.
Mme COTTIN.

TROIS jours s'étaient écoulés depuis que Gauthier travaillait sous les ordres de Meunier; il n'avait pas fallu un temps plus long à notre jeune héros pour se faire distinguer; chargé dans cette troisième journée d'un travail dont l'exécution présentait d'assez grandes difficultés, il s'était surpassé; comme il descendait de l'échelle, le contre-maître vint lui faire quelques éloges. Tout-à-coup un entrepreneur de bâtimens accourt, interrompt

Meunier, et lui apprend que le toit d'une construction récente du cloître Saint-Jacques-l'Hôpital s'est affaissé sur l'étage inférieur, et que le mur de la cheminée, entraîné par l'éboulement, menace ruine. Meunier, en recevant cette nouvelle, ne put s'empêcher de laisser échapper un mouvement de colère et de s'écrier: « Massacre d'ouvriers ! » Leroux descendait les derniers échelons. « Est-ce que ce serait pour nous qu'il dit ça! » murmura-t-il en mettant son bonnet de loutre sur l'oreille. Gauthier lui prit la main et se disposait à l'entraîner, quand Meunier les rappela: « Suivez-moi; leur dit-il. — Il y a dix minutes que six heures sont sonnées, » répliqua Leroux. Le contre-maître ne fit pas semblant de l'entendre, et marchant avec l'entrepreneur, il se contenta de laisser le compagnon murmurer tout bas: «Le plus souvent que je ne lui compterai pas le quart-d'heure au bout de la semaine; faut pas en avoir au maître,

mais faut pas que le maître en ait à l'ouvrier. »

L'entrepreneur alarmiste avait de beaucoup exagéré le péril du bâtiment; Gauthier hasarda une observation, le contre-maître l'approuva et le chargea ainsi que Leroux de venir avec deux ouvriers commencer les réparations; puis il serra la main de Gauthier en lui disant à voix basse: « Je suis content de vous, » et s'éloigna. Notre Franc-Comtois rejoignit son camarade qui avait pris les devans et l'appelait.

Sur un homme qui veut être autre chose qu'une machine et qui sent quelque désir de s'élever dans son état, les suffrages d'un chef ne sont pas sans produire un sentiment d'orgueil. Le serrement de main de l'homme dont la rudesse inspirait presque de l'effroi aux ouvriers donnait à Gauthier une noble opinion de lui-même; aussi ce soir-là, les équivoques graveleuses de Leroux ne purent lui ar-

racher un sourire, il laissa demi plein le verre de vin qu'il buvait habituellement au repas de huit heures. Son compagnon s'aperçut bien de cette distraction, mais il ne jugea pas à propos d'en faire hautement la remarque, il se contenta de balbutier : « Ce que c'est que de rencontrer d'anciennes connaissances ! »

Le lendemain les ouvriers étaient au cloître Saint-Jacques-l'Hôpital; modeste, mais adroit, Gauthier, sous prétexte de demander un conseil, ouvrait un avis utile, et dirigeait ainsi l'ouvrage de chacun en paraissant se servir des avis de tous. Neuf heures sonnèrent, Leroux et les deux compagnons entrèrent au cabaret voisin, mais le jeune maçon, qui n'avait pas comme eux pensé à la provision du matin, se mit en route pour aller chercher l'angle aigu de fromage dont il composait son modeste déjeuner.

Vers le milieu de la rue Mondétour, non loin de celle de la Grande-Truanderie,

une fruiterie est placée entre un petit magasin d'épicerie et la boutique d'une mercière. Le bruit de la scie divisant les branches de fagots destinés à alimenter le foyer de la petite propriété, avertit le jeune maçon qu'il était arrivé au terme de sa course. Un homme à figure noire, à demi courbé sur un chevalet, multipliait les morceaux de bois, et un petit garçon en chargeait une paire de crochets exhaussés sur un tonneau, tandis qu'une grosse femme mirait à la chandelle une demi-douzaine d'œufs qu'attendait une jeune ménagère. « Prenez donc garde à ce que vous faites, dit la grosse femme qui faillit perdre l'équilibre, parce que Gauthier, ignorant qu'il fallait descendre deux marches, venait de se heurter contre elle en franchissant le seuil de la porte. « Je vous demande excuse, Madame, je ne savais pas.... Je voudrais avoir.... — Parlez au comptoir.... Suzanne, sers Monsieur! » Gauthier fit un demi-tour,

et se trouva en face d'une jeune fille qui baissait la tête, mais dont le front venait de se couvrir d'une vive rougeur; elle lui demanda presqu'à voix basse : « Que faut-il vous servir ? » Gauthier resta interdit, il ne savait que répondre; bien que les mots eussent été à peine articulés, il avait reconnu la voix de la jeune fille à la hotte, et Suzanne de son côté n'ignorait pas que celui qui se trouvait devant elle était l'aimable garçon qui lui avait si généreusement fait don des plus belles bottes d'oignons et de céleri de la voiture d'Houberot.

Plusieurs secondes s'étaient passées depuis que Gauthier et Suzanne, restés immobiles l'un devant l'autre, semblaient avoir perdu l'usage de la parole : on ne sait trop combien cette scène aurait duré si la grosse femme élevant la voix n'eût mis fin à ce silence en criant : « Eh bien, Suzanne ! qu'est-ce qu'il demande, ce monsieur ? — Je ne sais pas, maman.

Otez-vous de-là, petite sotte ! je vais le servir moi-même ! Depuis trois jours vous n'êtes bonne à rien. » Il faut qu'il y ait eu dans ces mots un charme bien puissant, car il opéra une métamorphose sur la jeune fruitière ; de pourpre qu'elle était, elle devint pâle. Gauthier, au contraire, rougit à son tour ; sa langue se délia quand il vit la mère se disposer à remplacer sa fille au comptoir. « Mademoiselle peut bien me servir ce que je lui demande ; c'est un morceau de fromage de Brie. » Suzanne toute tremblante avança la planche arrondie qui portait le fromage, et sans s'apercevoir de ce qu'elle faisait elle en coupait un quart et le présentait au pauvre garçon sans oser le regarder. Plus attentive que sa fille au débit de sa marchandise, la fruitière s'écria : « Jour de Dieu ! cette imbécile d'enfant-là ne sait que faire pour nous ruiner. Ne voilà-t-il pas qu'elle donne dix-huit sous de fromage pour

deux sous ? » Suzanne ne savait que répondre : elle jeta sur Gauthier des regards qui voulaient dire : Tirez-moi d'embarras. Le jeune maçon comprit la pauvre enfant ; aussi se dépêcha-t-il d'arrêter la mère de Suzanne, qui avançait vers sa fille, en levant la main pour la souffleter. « Eh bien ! qu'avez-vous donc, la grosse maman ? Est-ce qu'il ne m'est pas permis d'acheter le quart de ce fromage ? Je le trouve bon, pourvu que je le paie ce qu'il vaut.... » A ces mots la bonne femme se confondit en excuses auprès de Gauthier qui murmurait tout bas : « Je suis bien aise de l'avoir revue : mais, mon Dieu, quelle emplette ! » Suzanne le regarda encore une fois ; il y avait tant de reconnaissance dans ce regard, qu'il jeta gaiement sur le comptoir un écu de cinquante-cinq sous. « Rends donc la monnaie à Monsieur, dit la fruitière.— Je ne trouve pas la clef du tiroir. — C'est juste,

elle est dans la commode là-bas ; » et tout en gratifiant Suzanne du nom d'étourdie, sa mère passa dans l'arrière-boutique. Son absence ne dura qu'un moment ; mais il faut aux jeunes gens si peu de temps pour s'entendre ! Le père avait chargé ses crochets et suivi le petit bonhomme. Gauthier avança sa main et toucha légèrement celle de Suzanne. « Eh bien ! s'est-on aperçu de quelque chose ? — Oui, j'ai été bien battue. — Battue ! Pauvre enfant ! — Oh ! c'est égal, je ne vous en veux pas. » Ils ne purent s'en dire davantage. La fruitière revenait ; quels regards Gauthier lança sur elle, quand elle vint s'asseoir à la place de sa fille : il ne fit guère attention à la monnaie qu'on lui rendait. « Battue ! disait-il, battue ! Que les parens sont injustes ! Hum ! si j'avais été là. » Dans sa colère, il allait peut-être laisser échapper quelques reproches contre cette mère si brutale ; mais il ne devait pas se fermer la porte de la maison, et

puis de son silence dépendait le repos de Suzanne. Il se décida à se taire sur ce qui le courrouçait si fort, et s'emparant du fromage qu'il venait d'acheter, il sortit en répondant : « Je reviendrai, » à l'invitation que lui adressa la fruitière de ne pas oublier la boutique de madame Moreau. Suzanne alors était sur la porte: « A demain ! » dit-il bien bas ; et comme il dépassait l'angle d'une muraille qui allait lui dérober la vue de Suzanne, il tourna les yeux et surprit les regards de la jeune fille attachés sur lui avec ce doux sourire où les amoureux lisent de l'amour lorsqu'il n'y a souvent que de la coquetterie.

C'est un plaisir bien vif que d'épargner des larmes à deux beaux yeux : on fait mille rêves plus fous les uns que les autres sur la solidité des droits qu'un léger service peut nous avoir acquis ; mais pour que ce plaisir si pur ne soit pas terni par les malignes interprétations (et l'on en

fait ordinairement sur les services les plus désintéressés, surtout quand le bienfaiteur est un beau garçon de vingt-deux ans et l'obligée une fillette qui en compte à peine seize), il faut garder son secret. C'est ce que pensait Gauthier, fort en peine de ce qu'il répondrait aux railleurs sur l'énormité de son emplette. Il s'arrêta un moment, cherchant dans sa tête quelle raison il donnerait aux questionneurs. «Je dirai que c'est un bon marché.... Sans doute, je ne mentirai pas.... c'est un excellent marché.... Mais.... diable.... non.... je ne peux pas montrer ça aux autres! »

C'est une opinion généralement adoptée qu'un homme embarrassé l'est beaucoup plus qu'une femme : aussi déjà quelques passans s'étaient-ils arrêtés en riant à l'aspect du pauvre garçon fixé à la même place et tenant son fromage à deux mains. En regardant de tous côtés, il avise le soupirail d'une cave ; il s'en approche, tourne

la tête pour voir s'il ne sera surpris par personne, et aperçoit alors à quelque distance une vieille mendiante. Gauthier fait un signe, pose sur une borne son fardeau, se sauve avec joie en mordant son morceau de pain sec, et dit : « Suzanne ne sera pas grondée! la vieille femme en profitera! personne ne saura rien! Allons, j'ai vraiment du bonheur aujourd'hui. »

On croira sans peine que les travaux de ce jour furent gaiement terminés; et si la soirée parut longue à Gauthier, au moins se réveilla-t-il avec le doux espoir de retrouver bientôt Suzanne.

Il n'y a pas d'instant où l'on se sente plus de courage, que la veille d'un duel ou d'un premier rendez-vous amoureux. Comme on pare habilement les coups de son adversaire! Que de mots téméraires on dit à sa belle. On est bien adroit, on a une éloquence bien persuasive! Pourquoi faut-il que ce ne soit que demain! se dit-on. On presse la marche du temps.

L'heure arrive enfin! Mais à mesure que le pied du sablier se remplit, le sang-froid s'évapore, la tête se bouleverse, et l'on ne se rappelle plus si clairement l'argument sans réplique, la riposte qui doit décider le triomphe. Tels nous sommes tous; tel était le Franc-Comtois quand il entendit sonner neuf heures du matin.

Sans écouter la voix des compagnons qui l'appelaient pour déjeuner, il se dirigea vers la fruiterie où Suzanne l'attendait sans doute; car il l'avait vue sourire la veille lorsqu'il lui avait dit : A demain!

Les amoureux sont gens bien maladroits, et le mystère dont ils cherchent à s'envelopper est justement ce qui pourrait trahir leur secret. Gauthier n'était ni sot, ni timide; cependant, arrivé près de la maison de madame Moreau, il s'arrêta malgré lui, fit deux pas de trop, revint, puis retourna en glissant un œil furtif dans l'intérieur de la boutique. Mais l'obscurité

qui régnait au fond l'empêcha de rien découvrir. En passant et repassant ainsi, il se disait : « Bien sûr qu'on s'apercevra de mes visites : si ça pouvait faire du tort à la pauvre petite! Allons! je n'entrerai pas... si fait... j'entrerai! Que diable! j'ai trouvé la marchandise bonne! je reviens... c'est naturel... Mais si on allait me remarquer!... Non, il ne faut pas, morbleu!... » Et, tout en parlant ainsi, il approchait et reculait toujours : enfin, il s'y était pris si bien, que son manége avait été remarqué par la demoiselle de la mercière et le garçon de l'épicier qui étaient venus sur leurs portes; quand, écartant une barbe de capucin et un volumineux potiron, placés en guise d'enseigne sur une planche en saillie, la mère Moreau avança sa grosse face et lui cria : « Dites donc, garçon... ma pratique!... vous ne vous trompez pas, c'est bien ici! » Interpellé de la sorte, notre Franc-Comtois prit une belle résolution. A peine

avait-il descendu les deux marches, que plongeant ses regards au fond de l'arrière-boutique, il découvrit la jeune fille devant une fenêtre basse, à laquelle pendait un rideau de serge rouge. Suzanne paraissait causer vivement avec une personne que l'obscurité dérobait complètement aux yeux de Gauthier. Peu à peu les objets devinrent plus distincts, et se détachèrent au milieu du clair obscur. Sur une chaise placée près de Suzanne, le jeune maçon distingua un chapeau d'homme : il n'avait aucune raison d'espérer ou de craindre, eh bien! il trembla... Mille pensées se croisèrent dans sa tête; mais la vanité l'emporta sur le dépit. Par un mouvement rapide, Gauthier arrêta la fruitière qui se mettait en devoir d'entamer un nouveau fromage, croyant que le quart restant de celui de la veille ne suffirait pas à la consommation de sa pratique. Notre héros ne se sentait pas prédestiné à tant de générosité, il ne tira

de sa bourse que le modeste décime, pour prix de son déjeuner. Quelques paroles échappées à la jeune fille lui firent alors tourner la tête. Suzanne se levait : Gauthier fixa de nouveau ses regards dans l'arrière-boutique; mais il aperçut un jeune homme qui prenait le chapeau : bientôt une porte ouvrant sur l'allée cria sur ses gonds. La jeune fille avança sa tête, en disant : « A ce soir. » La voix que Gauthier avait déjà entendue répondit : « A ce soir, ma petite Suzanne. » Enfin, comme si l'on se fût fait un jeu de déranger la tête du pauvre garçon, un baiser bien sonore, donné et rendu, vint retentir à son oreille. Oh! alors tout son sang ne fit qu'un tour : « On a dit à ce soir! Elle a rendu un baiser! » S'il osait, il courrait lui demander compte de cette caresse qui l'offense. La fillette a repris son ouvrage, elle murmure à voix basse une romance nouvelle; le Franc-Comtois pense qu'elle s'amuse de son tourment.

Elle doit l'avoir aperçu. Dans son trouble, il avance vers la perfide, lorsque la mère Moreau, sortant de son comptoir, et le prenant par le bras, lui dit avec un éclat de rire : « Ma pratique, je crois que vous êtes diablement distrait : voilà la porte de la rue. — Excusez, je pensais... — Pardine, je m'en aperçois bien ! Si c'est à votre besogne que vous pensez comme ça, vous devez être un malin dans la bâtisse. » Suzanne a tourné la tête, elle voit Gauthier, son ouvrage lui tombe des mains ; mais il disparaît aussitôt.

« Je n'y reviendrai pas, » disait cette fois le jeune maçon, en allant rejoindre ses camarades ; « j'aurais bien voulu le voir, le galant qui s'est permis de mettre près d'elle son chapeau, et de lui dire : A ce soir ! et de l'embrasser surtout !... Fiez-vous donc à ces jeunes filles !... Houberot m'avait bien dit... Non, je n'y retournerai plus. »

La journée fut moins gaie pour Gau-

thier; mais le contre-maître n'y perdit rien; car, si la veille l'espoir lui avait donné du courage, la mauvaise humeur sembla l'augmenter encore : il se vengea sur le travail. Vers le soir, il se rapprocha de Leroux, provoqua lui-même ses contes grivois et ses plaisanteries graveleuses. Ce n'est qu'en se couchant qu'il put s'apercevoir qu'il avait répondu à tous les toasts que lui avait portés son camarade de lit.

La nuit porte conseil et fait souvent changer bien des résolutions ; à son lever, Gauthier ne disait pas : Je n'irai plus; mais il se répétait : « Si j'étais sûr de la trouver seule, si je pouvais lui demander : A qui était ce chapeau ? pour qui fut ce baiser? » Ce qu'il murmurait tout bas à six heures du matin, il le redisait encore à neuf heures; il était à moitié chemin, toujours pensant à ce maudit chapeau et à ce diable de baiser, quand une petite toux bien douce attira son attention. « Vous

passez bien fier, Monsieur! —Vous voilà, Mademoiselle! — Est-ce que vous n'alliez pas chez nous? — Non... si... si fait, Mademoiselle! — Vous êtes venu hier... je vous ai vu. — Ah! vous m'avez vu? et... moi aussi... — Comme vous me dites cela?— Il ne me semble pas... pourtant... que... —Vous avez quelque chose, Monsieur?... Serait-ce du chagrin? J'en serais bien fâchée; car vous vous êtes montré si bon pour moi! — Ne parlons pas de cela, Mademoiselle; si je savais encore que quelque service de ma part vous fût agréable, malgré... » Ici Gauthier s'arrêta : la jeune fille le regarda un moment, puis répéta : « Malgré...! — Oh! je n'ai pas de reproche à vous faire, Mademoiselle... je n'en ai pas le droit. — Je ne vous comprends pas. — Sans doute vous ne pouvez pas savoir.... et puis d'ailleurs... vous êtes libre! — Libre! dit encore Suzanne. — Ou peut-être ne l'êtes-vous plus?.. Je ne vous l'ai pas de-

mandé... C'est ma faute. — Ah ça ! Monsieur ! je voudrais bien savoir ce que vous entendez par tout ce que vous me dites ! Ce n'est pas bien à vous de me battre froid comme cela ; car enfin je ne vous ai rien dit...—Vous avez raison ! j'ai tous les torts : on se met des idées dans la tête... — Oh ! c'est bien vrai, on se fait des idées, on a peur de se les *dire* tous deux, et voilà comme on se fait de la peine quand d'un seul mot... — C'est qu'on n'a pas quelquefois assez de courage pour le dire ce mot. — Cependant lorsque c'est à une personne qui vous a des obligations on peut bien exiger quelque reconnaissance en retour, on ne *doit* pas craindre de parler quand on se conduit bien. — Mais...—Je le vois... c'est à moi que vous en voulez. — Oh ! non, Suzanne ! » Gauthier s'arrêta encore, tout honteux et peut-être bien satisfait de voir que la liberté qu'il avait prise de supprimer la qualification de mademoi-

selle, n'avait point attiré sur lui un regard sévère de la jeune fille. « Eh bien! » dit-elle avec un accent de voix si doux que le Franc-Comtois fut prêt de tout dire, « eh bien! refuserez-vous de parler à celle qui n'a pas refusé vos services? »

Gauthier ne put retenir plus long-temps son secret: « Vous n'étiez pas seule dans l'arrière-boutique, hier! — Mais si, » répondit naïvement la petite fruitière. Gauthier recula d'un pas : « Attendez donc, j'étais... — Il y avait un... chapeau... près de vous. — Oui.... — Oui... un chapeau d'homme. — C'est juste... celui d'Alexandre. — D'Alexandre!... — Sans doute! de mon frère. » Ce mot ôta presque l'usage de la parole au pauvre jeune homme, il venait d'offenser Suzanne par un injuste soupçon, et soupçonner, qui? une jeune fille qu'il connaissait à peine, et sur laquelle il n'avait aucun droit! Deux larmes roulèrent dans ses yeux, il saisit la main de Suzanne,

la jolie fruitière porta furtivement ses regards autour d'elle; car le lieu où ils s'étaient rencontrés interdisait toute vive expression de sentiment. Elle retira sa main en lui disant : « Vous voyez bien, Monsieur, qu'il faut parler ! —Vous m'en voulez, mademoiselle Suzanne ? — Oh ! non pas ! vraiment... » Il allait lui en dire davantage, la demie après neuf heures sonna : « Au revoir, Monsieur, » dit Suzanne en faisant un petit signe de tête amical; puis elle s'éloigna avec la rapidité d'un oiseau.

Le nuage qui couvrait le front du Franc-Comtois s'était dissipé, il revenait gaiement à son ouvrage : le hasard l'avait si bien servi dans cette rencontre ! Jamais il n'eût osé demander une explication : Suzanne l'avait provoquée ; elle avait exprimé le désir de connaître ses chagrins, elle sentait le besoin de se justifier auprès de lui : donc elle tenait à son amitié. Voilà plus d'heureuses pensées

qu'il ne fallait pour oublier que l'heure du déjeuner s'écoulait. Il revint en fredonnant sans s'apercevoir qu'il tenait encore sous sa veste le morceau de pain qu'il avait emporté à neuf heures. Leroux à la porte du cabaret, un verre à la main et le cou tendu vers la rue, cherchait à distinguer Gauthier parmi les ouvriers qui passaient au loin. « Je crois que son ancienne connaissance le perd ; il ne vient plus au cabaret avec moi ; il se dérange, il faudra que je veille à cela ; c'est novice, ce garçon-là ; je ne souffrirai pas qu'on le trompe, ni qu'on lui fasse dépenser son argent mal à propos ; s'il veut faire des fredaines, c'est à moi de le conduire, attendu que c'est un jeune homme et qu'il a besoin de conseils ! » Leroux parlait ainsi quand l'heureux Franc-Comtois, pensant toujours à sa Suzanne, heurta son camarade au moment où celui-ci se retournait pour trinquer avec deux autres compagnons. « Est-ce que tu ne vois

pas clair? » murmura Leroux qui se disposait à mal recevoir celui qui l'avait heurté; il reconnut Gauthier, son regard se porta sur la veste du jeune homme où le morceau de pain était encore caché : « Ce n'est pas honnête ce que tu fais là, garçon! — Comment ça n'est pas honnête? — Non, ce n'est pas honnête d'emporter son pain quand on va déjeuner en ville; il paraît que ton ancienne connaissance traite souvent; car depuis trois jours.... » Gauthier ne voulait pas répondre : « Ah ça! continua Leroux, les amis.... sont des amis; aussi comme je ne demande pas mieux que de te faire connaître les miens, j'espère bien que tu me feras inviter par les tiens; d'abord je t'avertis que je te suivrai, parce que si l'on avait besoin de toi, ou bien si tu oubliais l'heure, au moins je saurais où te trouver, pour t'empêcher de perdre un quart : voilà dix heures, montons. — Oui, montons, » reprit Gau-

thier satisfait de ce que le timbre de l'horloge mît fin à une conversation qui l'embarrassait, et n'osant, malgré son robuste appétit, mordre dans son pain devant le curieux Leroux. Arrivé au lieu du travail, il se plaça à quelque distance de son ami, puis alternativement il appliquait, égalisait la poignée de plâtre et dévorait son déjeuner pour obéir à l'impérieuse faim qui commande avec la même force aux amoureux et aux cœurs froids.

L'une des plus heureuses journées que Gauthier eût passées dans sa vie allait bientôt finir : travaillant avec courage, il ne s'apercevait pas que ses camarades étendus sur les planches avaient quitté la truelle et le ciseau pour se livrer au sommeil, et que depuis une heure ils dormaient. Depuis une heure aussi le contre-maître montait, descendait à l'aide des échelles, se promenait sur tous les planchers de l'échafaudage, se gardant

bien d'éveiller les dormeurs. Enfin, Meunier s'approchant du laborieux jeune homme, lui frappa sur l'épaule en lui disant: « Je suis content, vous le serez aussi, Gauthier; le compagnon qui ne perd pas son temps, gagne la confiance de celui qui l'emploie, et peut prétendre à devenir maître un jour; continuez, et surtout pas de liaisons trop intimes avec les buveurs ou les paresseux. » A ces mots il lui désigna du doigt les maçons endormis. « Il n'y a qu'un moment, dit Gauthier. — Il y a une heure, dit Meunier, vous avez tort de parler pour eux. C'est bien de soutenir ses camarades quand il s'agit de leur faire rendre justice, mais c'est mal d'encourager le vice, et la paresse en est un. » Leroux ouvrit les yeux, aperçut Meunier: il se leva, fit un sifflement convenu; en un clin-d'œil tous furent en activité. Meunier fronça le sourcil; puis avançant vers eux, il leur dit: « Vous avez encore besoin de repos;

une heure ne suffit pas; comme il serait injuste de forcer un ouvrier à travailler malgré lui, Bernard, que j'ai déjà trouvé tant de fois endormi, peut aller se reposer.» Leroux allait l'interrompre. «Je ne te dis rien à toi, c'est aujourd'hui seulement que je te vois te livrer au sommeil pendant les heures du travail, mais si cela se renouvelait souvent, je serais forcé de te signer ton livret comme je vais le signer à Bernard.»

Cet ouvrier dont nous n'avons point encore parlé, était un homme d'une cinquantaine d'années que Meunier avait conservé par pitié, bien que son ivrognerie et sa paresse fussent passées en proverbe parmi les compagnons. Pauvre par inconduite et par lâcheté, son âge seul excitait la commisération; déjà vingt fois on l'avait menacé de le chasser, mais sa misère effrayait tellement le contremaître qu'il se faisait un scrupule de le congédier. Cette fois la résolution était prise:

Meunier voulait faire un exemple, et bien que Bernard lui fût redevable de quelque argent, il lui intima avec tant de fermeté l'ordre de quitter le travail, que l'ouvrier roula son tablier, mit son bonnet sur le coin de l'oreille et répondit: « Eh bien oui, je m'en vas; gredin, c'est de ta faute, dit-il en étendant son doigt vers Gauthier; tu as caponné près du bourgeois, mais ça ne te profitera pas, je ne te dis que ça. — Allons, reprit Meunier en le poussant rudement, pas d'impertinences. — C'est de sa faute si vous me renvoyez, il n'avait qu'à nous avertir. Au fait vous devez nous donner notre compte à tous les trois, je ne dormais pas seul. C'est une injustice et c'est ce nouveau débarqué qu'en est cause. Tiens-toi bien, garçon! » Gauthier ne répondait pas, un seul coup-d'œil de Meunier lui avait prescrit le silence. Quant à Leroux et à l'autre dormeur, interdits, ils n'osaient essayer de se justifier, tant il

y avait de volonté ferme dans la voix et dans les regards du contre-maître. Bernard descendait de l'échelle en grommelant entre ses dents : « Nous compterons demain, M. Meunier, attendu que je vous redois quelque chose. » A ces mots l'homme sévère dans sa justice, rappelant l'ouvrier et le prenant à part, lui glissa deux pièces de cinq francs dans la main, en lui disant: « Tiens, voilà ton compte. » Bernard allait articuler quelques remerciemens, mais Meunier reprit son ton rude pour lui dire: « Va chercher de l'ouvrage ailleurs. — Ce n'est pas ma faute, dit Gauthier à Leroux, je n'avais pas vu venir le contre-maître. — C'est juste, reprenait son ami, il ne l'avait pas vu venir, et puis j'avais oublié de lui apprendre le signal. »

Le soir, à la chambrée, on jasa sur le renvoi de l'ouvrier dormeur. Leroux défendit son camarade de lit; calmé par les deux écus de cinq francs que lui avait

donnés Meunier, Bernard finit par entendre raison, il trinqua avec Gauthier, et pour lui prouver qu'il ne lui gardait pas rancune, il promit d'être du repas que le jeune maçon devait payer pour fêter sa bienvenue.



CHAPITRE V.

LA VIELLEUSE ET L'ARC-EN-CIEL.

Les êtres vicieux s'abâtardissent en se réunissant.

MANDEVILLE.

AUTOUR d'une longue table, placée dans une chambre immense, grossièrement badigeonnée, et qu'on a décorée du nom ambitieux de salon de société, vingt maçons endimanchés viennent bruyamment s'asseoir. Ici, l'étiquette n'a pas fixé l'ordre des convives au banquet; chacun prend la place qui lui convient; Leroux, qui a retenu la veille le local destiné à ce festin de bienvenue, fait les honneurs au nom de son camarade

de lit : il félicite les compagnons sur leur exactitude, qui est, sans doute, la politesse des rois, mais encore plus celle des buveurs. Des fenêtres de la salle on aperçoit la grande rue de la Courtille, dont les cabarets se peuplent de tout ce que Paris renferme de familles laborieuses, bonnes gens, qui respectent assez les traditions, pour venir s'enivrer le dimanche du liquide rougeâtre que leurs pères buvaient à raison de trois sous par litre chez le célèbre Ramponneau. Les gendarmes qui veillent au maintien des bonnes mœurs, et les soldats de la ligne envoyés par les casernes Popincourt et de la Nouvelle-France pour protéger l'innocence égarée, dans ces lieux consacrés aux bacchanales hebdomadaires, parcourent en sens divers les ruelles, les cours et les jardins, tandis que les instrumens de vingt grands orchestres se mêlent au bruit discordant des musettes qui font danser, dans les modestes bouchons de l'endroit,

le robuste Auvergnat et le pesant enfant du royaume des marmottes.

Ces scènes animées ont amusé un moment les amis de Gauthier; mais bientôt l'un d'eux a fait observer qu'on est venu à la Vielleuse pour dîner. Leroux a crié : A table ! après avoir gravement interrogé sa montre. A table ! a répété chacun des affamés; on s'assied, et l'ordonnateur de la fête descend avec l'amphitryon pour examiner le menu de la cuisine et se décider sur le choix des mets.

« Ils ont bien fait de s'éloigner, dit Bernard à ses amis; car je veux m'expliquer avec vous sur cet hypocrite de Gauthier (murmures à la gauche de l'orateur, quelques voix à droite et au centre : Ecoutez!), oui, cet hypocrite de Gauthier dont Leroux ne s'est fait le champion que pour le gruger à son aise (bravos au centre, hésitation à droite et à gauche). Ou Gauthier n'a jamais exercé le métier ailleurs, alors il s'est faufilé dans la partie par un

mensonge (nouveaux murmures aux deux extrémités de la table, adhésion au centre), il faut alors le châtier comme un polisson (explosion, chut! chut!); ou il a exercé, alors il sait comment il faut se conduire : il n'y a pas deux moules pour les manières entre les ouvriers (bravo! bravo!); c'est donc méchamment et de propos délibéré (non! si fait!... silence!); c'est donc méchamment et de propos délibéré qu'il nous a laissé prendre en faute. Vous savez ce que cela mérite; c'est la première fois, cela ne sera pas la dernière, il vous en pend autant à tous au nez (quelques voix à gauche : oh! oh! à droite et au centre : Bernard a raison), à tous! tant que ce gaillard-là sera au milieu de vous (agitation). Il faut donc, sans que Leroux s'y oppose, sans qu'il s'en doute même, et en dépit de la protection du patron, auprès duquel sa couardise le met en odeur de sainteté, l'évincer du milieu de nous. »
(L'agitation redouble, les conversations

particulières s'établissent. Peu à peu le silence renaît.)

« Je sais ce que tu veux dire, répondit un des camarades de Bernard, en débouchant sa pipe; mais tu sais que j'ai frisé le criminel de près, et que je ne suis pas sorti bien net de l'affaire de Bastien; je n'ai pas envie de figurer encore sur la sellette ou sur le banc des accusés : ces damnés de présidens ne sont pas ce qu'il y a de plus poli dans le monde (hilarité universelle). Quoique j'aie du toupet, je ne veux plus m'y frotter; on risque trop (l'hilarité cesse tout-à-coup, et chacun porte des regards inquiets sur le premier orateur). — Bon, reprit Bernard, ne peux-tu t'absenter un quart? On n'exige de toi que le silence (approbation générale). — Si ce n'est que cela, certes, ce n'est pas moi qui parlerai; on me connaît je suis un Français, moi.

» — D'ailleurs, dit un troisième, faut-il tant se tarabuster la tête? La grande che-

minée du mur mitoyen est achevée, et....
» — C'est cela, c'est cela, » s'écrièrent les autres. L'homme à la pipe, n'ayant pas saisi le sens de ce conseil, dit avec humeur : Laissez-le donc achever ; je ne vois pas le rapport... — Mais, c'est clair, dit Bernard. — Parbleu ! répéta chacun des convives. — Eh ! Messieurs, expliquez-moi... — Chut ! chut ! s'écria celui qui se tenait aux aguets, les voilà... pas un mot de plus... Ce soir à six heures dans le jardin. — A six heures. » Les verres s'entrechoquaient en signe d'intelligence, lorsque Leroux, haletant sous le poids de deux énormes brocs, précéda Gauthier, chargé d'un vaste quartier de veau *rôti*; le garçon suivait avec la gibelotte de rigueur et la goutte d'adieu dans une dame-jeanne d'un embonpoint qui aurait fait sourire le plus grave bourgmestre d'Amsterdam.

« Pas si vite, dit Leroux, nous trinquerons ensemble ; est-ce qu'on doit boire

comme ça à la barbe des amis quand ils ont les bras cassés et le gosier sec. »

Bernard posa son verre qu'il n'avait fait qu'effleurer des lèvres, versa un plein verre à Leroux et à Gauthier, et ce dernier prononça ce toast : *A la réussite de tous nos projets*, toast qui fut répété par tous avec un accent plus sombre et avec un échange de coups-d'œil significatifs.

Le premier service fut dévoré avec cette vigueur soutenue d'appétit, apanage ordinaire des estomacs fortifiés par un travail rude. On parla peu, on but beaucoup, et, vers le milieu du service, Leroux sonna, cria et frappa sur la table pour faire remplir les deux brocs qu'il avait apportés. Les cerveaux des convives étaient dans cette première période d'échauffement où l'esprit et la gaieté se trouvent encore au fond du verre. On vantait Gauthier, on se proposait d'être souvent à de semblables réunions. Il était attendri, et peut-être devait-il cette expan-

sion précoce de sensibilité à la qualité d'un vin qui était loin d'avoir la force de celui de son pays, mais dont les vapeurs malfaisantes troublaient bien plus vite la raison. Leroux avait des projets, il se ménagea. L'homme à la pipe, qui pouvait craindre un état où le cœur se montre à nu, fut également sobre. Bernard, au contraire, ne garda plus de mesure et quand il eut bavardé et crié, il proposa de chanter; la salle retentit d'un concert qui détonna de manière à arrêter une grande foule sous les fenêtres. Les battemens de mains du dehors encouragèrent nos Orphées; les toasts se succédant à chaque refrain, les voix se mirent peu à peu en désaccord, et les sifflets, les éclats de rire partirent à la fois du fond du jardin, de la grande rue de la Courtille et de la porte même de la salle que des curieux avaient entr'ouverte à la faveur du bruit.

Bernard n'était pas endurant; il affec-

tait des prétentions à la musique vocale, parce qu'il avait une voix criarde qu'il appelait un second dessus. Il était tout-à-fait hors de lui; il s'élança vers un des railleurs, le saisit et le poussa rudement au travers de l'escalier; celui-ci plus faible, mais moins ivre, ploya sous le faix, se baissa, et son antagoniste, perdant alors l'équilibre, roula sans interruption jusqu'au bas des marches, tandis que son adversaire qui avait saisi la rampe y resta cramponné solidement.

Le malheur voulut que le maître de la maison tînt dans ses mains un large bol de vin chaud, préparé pour les maçons, au moment où Bernard, multipliant son poids par le carré de sa vitesse, décrivit un angle d'incidence après avoir frappé le mur pour achever les quinze marches qui lui restaient à parcourir. Il fut échaudé rudement par le breuvage bouillant, et la douleur le rendit plus furieux. Il se redressa sur-le-champ, fit deux pas à

gauche, trois à droite, et s'élança vers celui qu'il prenait pour son insolent. Le marchand de vin était un de ces gros lurons de sang-froid, qui n'ont besoin de personne pour faire la police chez eux; mais un brouhaha circula bientôt parmi la foule amassée devant la porte. En ce moment l'hôtesse et les garçons, effrayés d'une irruption de curieux, rangeaient pêle-mêle sur une table éloignée tout ce qui pouvait être de bonne prise, et pendant que le traiteur, tenant son homme au collet, l'enlevait de terre comme une plume et que les maçons accouraient relever leur camarade, quatre fantassins, attirés par l'attroupement, sortirent du poste, la baïonnette au bout du fusil, traversèrent brusquement la foule et mirent la main sur le tapageur qui se débattait vainement et écumait comme un possédé.

Gauthier, que ce tumulte dégrisait un peu, intercéda pour Bernard et cher-

chait à le calmer, tandis que celui-ci ne demandait qu'un manche à balai pour, disait-il, mettre à la raison ce tas de blancs-becs. Le maître du lieu, ne pouvant se défendre de quelque pitié pour un homme qui avait bu de son vin, sollicitait également l'indulgence pour le coupable qui, dans un quart-d'heure, devait être, disait-il, complètement calme; mais le caporal fut impitoyable, et Bernard justifia cette rigidité en invectivant avec des expressions atroces Leroux et Gauthier, les accusant de la violence qu'on lui faisait en ce moment, violence dont il saurait se venger. Leroux ricana, haussa les épaules et sortit; Gauthier en fut affligé sérieusement.

Cette conclusion d'une partie de plaisir mit du noir dans l'ame de chacun des camarades; à l'aspect du caporal, les maçons étaient partis pour ne pas se faire remarquer. Peut-être craignaient-ils d'être forcés de payer leur quote-part dans le

dégât qui résulterait de l'esclandre. Gauthier solda le compte au maître de la maison. Celui-ci, de l'air d'un homme qui en avait vu bien d'autres, présidait dans sa cuisine avec un calme imperturbable. Ayant fini avec l'hôte, Gauthier chercha Leroux, le vit à trente pas du côté de Belleville causant avec deux fillettes et paraissant leur débiter des plaisanteries grivoises dont elles riaient aux éclats. Notre Franc-Comtois s'achemina vers lui lentement, mais du côté opposé de la rue, et se tint immobile, le dos tourné, attendant qu'il plût à son ami de congédier les deux princesses; il fut trompé dans cette attente. Appelé à plusieurs reprises et ne pouvant plus décemment faire la sourde oreille, il s'avança de mauvaise grâce vers les donzelles à qui Leroux le présenta avec une série de formalités et une gravité comique. « C'est un fort joli homme, dit l'une d'elles en s'emparant du bras de l'amant de Suzanne, tandis

que sa compagne tout aussi peu farouche se laissa entourer la taille par Leroux, à qui elle dit avec une voix qui avait quelque chose de mâle : « Vraiment, il n'est pas mal du tout votre ami. —Que diable, dit Leroux, si vous allez toutes deux lui faire votre cour, je vais être jaloux, moi! — Ah! que t'es bête, répondit l'ingénue à l'organe viril, on ne te dit pas ça pour que tu te fâches. — Est-ce qu'il y aurait de la brouille dans le ménage de ces amoureux? dit d'une voix assez douce la belle qui s'était pendue au bras de Gauthier. — Ma foi, je ne vous dirai pas, répondit-il; car j'ignorais qu'il y eût ménage, et je ne vois pas qu'il y ait beaucoup d'amour. — Je les plains, repartit-elle avec un soupir; oh! oui, car c'est un sentiment bien doux. —C'est vrai, dit Gauthier. — Et si prompt! continua-t-elle. —Très-prompt, ajouta-t-il, et il soupira. —Il ne lui faut qu'un coup-d'œil, s'écria-t-elle avec entraînement. — Qu'un seul,

reprit-il, et un second soupir lui échappa. —Et déjà on est heureux sans savoir pourquoi; il semble qu'on a cent fois plus de choses à penser quand on ne s'occupe plus que d'une personne chérie.—Je l'éprouve, dit avec transport l'amoureux de Suzanne, depuis que j'ai aperçu mademoiselle.... » Il allait profaner un nom sacré, il s'arrêta et rougit; une émotion extraordinaire s'empara de lui; ses jambes tremblaient, et il pensa avec effroi qu'un mot de plus aurait compromis la jolie fruitière. « Oh! ne me trompez pas, » lui dit d'une voix étouffée sa sentimentale compagne. Il la regarda avec surprise. « J'ai juré de fuir les hommes. — Voilà, lui dit-il, un singulier serment et une singulière manière de le tenir. — J'avoue que mon serment a été indiscret, et que mon cœur se sent disposé à le trahir.—Ma foi, dit gaiement Gauthier, il est tout trahi, car il ne manque pas d'hommes à la Courtille, et ce n'est pas ici qu'il faut venir pour les éviter. »

Encore un mot, et l'équivoque allait cesser. Mais la fatalité gouverne le monde. Leroux, qui marchait à quelque distance derrière eux, siffla d'une manière qui lui était particulière, et Gauthier à qui l'entretien déplaisait, s'arrêta.

« Eh bien! dit Leroux, décidons de ce que nous ferons ce soir.—J'ai envie de rentrer! répondit Gauthier. — Allons donc, tu badines? —Non! ma foi! — Oh! vous ne nous quitterez pas, repartit vivement sa belle en ressaisissant son bras qu'il avait retiré. — Tiens, cet autre, dit la maîtresse de Leroux, ne veut-il pas aller se coucher comme les poules?—Entrons voir danser à l'Arc-en-Ciel, dit à demi-voix Leroux à son ami, il faut faire rafraîchir ces dames. Qu'en dis-tu, Virginie?—C'est ça, dit celle-ci, je veux danser d'abord, et puis ton ami fera peut-être bien danser aussi Clarisse. — Je ne veux pas forcer Monsieur, dit Clarisse avec un petit air modeste. — Je ne dis pas que vous m'y

forcerez, Mademoiselle, reprit durement Gauthier. — Parbleu, s'écria vivement Leroux, il ne demande pas mieux, vous voyez bien! »

Et sans attendre que Gauthier s'expliquât plus catégoriquement, il le poussa à travers la foule qui se pressait dans la salle du rez-de-chaussée de l'Arc-en-Ciel.

L'orchestre exécutait la sauteuse: danseurs et danseuses, lancés rapidement autour du carré réservé, tourbillonnaient, se dégageaient, s'accrochaient tour à tour. L'éclat du plaisir étincelait sur les visages; les jeunes filles assises à côté de leurs mamans suivaient des yeux chacune des femmes dont elles critiquaient la taille, la figure ou la toilette. Quelques physionomies grotesques, deux ou trois couples bizarrement assortis, les gaucheries de celui-ci ou les prétentions de celle-là fournissaient des quolibets aux observateurs, tandis que le maintien modeste d'une jeune

vierge, l'air dégagé d'un joli garçon faisaient soupirer plus d'une jeune demoiselle ou battre le cœur de plus d'un écolier.

Les amis et leurs belles firent le tour de la salle. Il ne restait qu'une seule table, ils s'en emparèrent. Clarisse donna son schall à Gauthier, qui le plia et le mit sur son chapeau; Virginie dit brusquement à Leroux qui voulait lui ôter le sien : « Je ne veux pas : j'ai déjà pas si chaud. »

Un vieillard qui était à côté du poêle, prenant sans doute la voix masculine de la belle pour celle de son amant, se retourna, et dit à Leroux : « Si monsieur a froid, je peux lui céder ma place.—Merci, mon vieux, dit la belle ; c'est moi qui ai froid ; mais garde ta place. »

Leroux fit un grand éclat de rire; Gauthier se mordit les lèvres, le vieillard resta stupéfait, et Virginie, sans se déconcerter, frappa sur la table avec son

poing, et s'écria d'un accent plus mâle encore : « Garçon, du vin à quinze! »

En ce moment un groupe assez bruyant s'approchait d'eux, en circulant dans l'étroite allée formée par le voisinage des tables de droite et de gauche. Une jolie blonde aux yeux petits, mais expressifs, à taille exiguë, mais parfaitement prise, mise avec simplicité, mais avec goût, se retourna pour examiner à qui pouvait appartenir le timbre qui venait de lui déchirer le tympan.... O confusion pour Gauthier! c'était elle! c'était Suzanne!

Suzanne baissa la tête, Gauthier se flatta de n'avoir pas été aperçu. Cependant en la suivant des yeux il remarqua qu'elle tournait brusquement la vue de son côté; la grosse maman et le papa la suivaient, un très-joli jeune homme qui riait beaucoup lui donnait le bras droit, tandis qu'à sa gauche une grosse brune très-rieuse s'impatientait de ne

trouver aucune table vide et se hissait sur la pointe des pieds pour en aviser une dans quelque partie de la salle.

Il fut rappelé à lui par ce mot de mademoiselle Virginie : « Il n'entend donc pas, cet Iroquois ? — Non.... Je pensais.... j'étais... » Et pendant qu'il balbutiait, la compatissante Clarisse disait à sa douce amie : « Es-tu d'une humeur aujourd'hui ! Tu tarabustes tout le monde. — Tiens ! pourquoi ne tend-il pas son verre tout de suite quand je m'égosille à l'appeler Gauthier ! — Vous avez prononcé mon nom aussi haut ? dit notre amoureux, et il pâlit. — Pardine ! quand on veut se faire entendre ; avec cette bouteille à la main, j'avais quasi l'air d'une enseigne. »

Leroux qui était en verve de gaieté trouva que tout cela était la plus drôle de chose, Clarisse se pâma, Virginie se tordit les bras tant elle les imita de bon cœur ; Gauthier seul, l'air courroucé, cramoisi de honte et son verre à la main, les re-

gardait d'un œil enflammé qui semblait annoncer que le terme de sa patience était proche.

Une jeune femme qui occupait la table voisine dit assez vivement à son mari : « Je ne veux pas rester dans le voisinage de ces filles. » Et quittant sa banquette, elle heurta le bras de Virginie : son mari la pria de ne pas occasioner une scène. « Bon, reprit-elle, si leurs bons amis disaient quelque chose, il y aurait assez de braves gens ici pour les chasser.

» — Cette canaille ! » articula Virginie qui avait cessé de rire pour se livrer à un transport violent de colère.

« Monsieur, dit le garçon qui débouchait une seconde bouteille, tâchez que ces demoiselles soient moins bruyantes, car je leur ferais faire place nette à la première gaieté dont nos pratiques auraient à se plaindre.

» — Bien ça ! très-bien ! » dirent plusieurs personnes, et le brouhaha d'assentiment

devint si général que Leroux, sans oser répliquer, se remit à table; mais son air menaçant semblait défier les approbateurs de lui adresser la parole: personne n'y songeait.

Gauthier se leva, prit son chapeau et allait se retirer. « Ne vas-tu pas faire l'enfant? reprit Leroux; je t'ai engagé vis-à-vis de ces dames, et j'entends que tu restes ou nous nous fâcherons. »

Gauthier reprit sa place, mais ce ne fut pas la menace de Leroux qui produisit cette soumission.

La jolie blonde, après avoir fait avec ses parens le tour de la salle, repassait pour la seconde fois près de lui: il voulut se dérober à sa vue.

La mère Moreau, à l'aspect de la table abandonnée, appela son mari, son fils Alexandre, sa fille et sa bru, et les installa; la grosse brune se trouva entre Alexandre et le père Moreau; puis Suzanne, qui debout regardait avec un sou-

rire moqueur le chamarrage indécent de Clarisse et de Virginie, alla, sur l'ordre de sa mère, se mettre dans le fond de la banquette dos à dos avec Gauthier qui cherchait par terre quelque chose qu'il n'avait pas laissé tomber.

« Peut-être que je gêne Monsieur ? lui dit la grosse maman; dam ! c'est que je ne suis pas mince, et qu'on est ici, pour ainsi dire, les uns sur les autres; je vas me déranger un instant si vous voulez. »

Un « non » étouffé fut toute la réponse de Gauthier. « Est-ce que vous auriez laissé tomber de l'argent, M. Gauthier ? » dit vivement Clarisse. Suzanne fit un bond et pâlit. Gauthier releva lentement la tête. « Prends donc garde, dit la grosse maman, tu auras marché sur la main de Monsieur. — Non, Madame, répéta Gauthier. — Eh! parbleu, c'est une pratique! reprit la fruitière; vous voilà donc par ici? c'est comme mars en carême. Moi, je suis avec tout mon monde: tenez,

voilà mon fils, un joli brin d'homme, je m'en vante; c'est que je tourne ça mieux que la mère de mon mari : ça a bientôt fini son apprentissage, et dans deux ans, la gaillarde que voilà le mènera à la mairie, et puis après ça par le nez. Il n'y a pas de mal; c'est comme ça que je fais, et je le conseille aux autres, n'est-ce pas, notre homme? Suzanne, saluez donc Monsieur, on dirait que vous êtes une petite fille sans éducation. Il faut lui pardonner, voyez-vous, Monsieur; c'est que quand je me mets une fois en train d'en défiler, il n'y a plus de place pour personne. J'en demande pardon à votre société. Allons donc, Suzanne, quand je dis quelque chose! » Suzanne fit une révérence bien guindée, bien raide, et se remit à sa place.

« Si Monsieur voulait, proposait poliment le père Moreau me faire l'honneur de trinquer avec nous, ainsi que sa société? » Les deux maçons se levèrent d'un

commun accord; Alexandre fit comme son père, et l'on trinqua.

En ce moment les musiciens firent entendre un prélude mélancolique, en remontant à tours de clefs les cordes des violons, sous le coup traînard de l'archet, jusqu'à ce qu'ils eussent à peu près rattrapé le diapason. Le donneur de cachets cria : « A vos places, Messieurs! prenez vos dames! » Et une quarantaine de couples, quittant précipitamment leurs tables, s'élancèrent avec joie au milieu du salon; cette effervescence folâtre fit peu à peu place à plus d'ordre, et la même voix répéta : « Il manque un quatrième au n° 2! » Virginie se leva; Leroux se pencha à l'oreille de Gauthier: « Il faut inviter Clarisse, lui dit-il, pour la prochaine contredanse. — Qui veut faire le quatrième au n° 8? » dit encore le maître du bal.

Clarisse avait entendu Leroux, elle se leva vivement; Gauthier vit l'instant fatal

où sa répugnance cèderait à l'ascendant de l'effronterie. Aussitôt, par une hardiesse dont l'amour et le dégoût firent le miracle, il saisit la main de Suzanne, et dit à la mère Moreau avec un aplomb qui pétrifia la jeune fille : « Madame, vous permettez?... » Suzanne s'efforça de dégager sa main, et la joyeuse maman, se levant pour livrer passage, lui répétait gaiement : « Comment donc, Monsieur, mais très-certainement ! La pauvre enfant, dit-elle en la baisant au front, son frère la faisait danser autrefois; mais depuis qu'il est amoureux, elle n'a plus le moindre petit plaisir. »

Clarisse s'était courbée pour nouer les rubans de ses souliers de danse qu'elle avait emportés dans son ridicule. En se relevant, elle aperçut Gauthier qui s'était emparé de la main de Suzanne : elle se remit avec dépit à sa place. Madame Moreau faisait un sermon à son mari pour l'empêcher de boire, et Alexandre em-

brassait les mains de sa brune en lui disant : « Ma petite Fanchette par-ci, ma grosse future par là. » Personne ne semblait disposé à parler à Clarisse ; elle se retourna, et vit un caporal du 58e de ligne qui lui faisait une paire d'yeux flamboyans comme un feu de file. Elle minauda, baissa la tête, regarda en dessous, et fit enfin tant de manéges, qu'elle bouleversa le caporal du 58e. Il s'approcha, mit la main à son shako, et lui demanda, avec toutes les formes de la galanterie de caserne, si elle voulait l'accepter pour cavalier ; elle répondit « oui » avec une ingénuité charmante, se leva, et le caporal disparut avec Clarisse.

Pauvre Gauthier ! boudé par la plus vertueuse, renié par celle qui t'adorait il y a un quart d'heure, tu te trouvais dans la position de l'âne de Buridan !

Suzanne se plaça de manière à ce que l'orchestre la dérobât aux yeux de ses parens ; son amoureux en augura fort

bien; mais la perfide n'avait en vue que de cacher à sa mère qu'elle ne ferait aucune politesse à M. Gauthier. Si toutes les filles de Paris qui se cachent de leur famille, n'avaient jamais que de ces intentions-là, ô grand saint Vincent de Paul, vous ne seriez pas le patron de l'hospice le plus achalandé de la capitale!

Ils revinrent, Suzanne appuyait à peine l'extrémité du petit doigt sur la main de Gauthier: « Eh bien! dit sa mère, tu as l'air triste. — Oui, je suis fatiguée; j'ai une lassitude... je ne danserai plus. » Leroux arriva avec Virginie: « Où est donc Clarisse? » demanda-t-elle. Et Clarisse rouge comme une cerise salua le héros qui s'éloignait parce que le bruit lointain du tambour qui battait la retraite le rappelait à la caserne. « Eh bien! qu'est-ce que c'est que cette bêtise-là? dit Leroux à Gauthier qui, avec une précipitation colérique, prenait son chapeau pour se retirer; ne vas-tu pas

te fâcher parce qu'elle a dansé avec un autre?—Ah! c'est bien cela qui m'occupe! dit vivement Gauthier. — Il ne faut pas se mettre Martel en tête, dit Virginie; si vous l'aviez fait danser, ça ne serait pas arrivé. — Laissez-moi donc tranquille, insista Gauthier. — C'est plutôt moi qui devrais me fâcher, dit Clarisse. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît? demanda notre Franc-Comtois. — Au moins on dit où on va, insista Leroux. — Eh bien! je ne suis pas tranquille sur le sort de Bernard, et je vais voir où en est son affaire. — Bon! s'écria le père Moreau, si ce n'est que cela, je puis vous tranquilliser. C'est ce maçon qui, je crois, a été chassé hier par M. Meunier. — Précisément, dit Leroux. — Eh bien! continua le père Moreau, il y a deux heures, en passant près de la barrière, j'ai vu l'officier du poste le faire sortir du violon, en lui recommandant de ne pas retomber dans sa faute parce qu'il l'enverrait coucher sans rémission

à la Préfecture. Il y avait là de vos amis avec lesquels il est rentré chez Dormoy[1].»

Gauthier se remit à sa place, mais pour prouver à Suzanne le peu de cas qu'il faisait des femmes avec lesquelles il se trouvait, il tourna le dos à sa table en dépit des efforts de ses trois persécuteurs, et chauffa l'entretien avec l'intarissable madame Moreau. On exécutait alors une valse; Alexandre et sa brune y brillaient. La mère parla d'eux, lui dit que son fils était imprimeur; Suzanne, questionnée par sa mère, desserra enfin les dents et fit l'éloge de son frère et de sa belle-sœur avec plus de feu qu'elle ne l'eût voulu d'abord; non qu'elle ne pensât point ce qu'elle disait, mais parce qu'elle sentait confusément que Gauthier pouvait la mettre dans la nécessité de lui parler directement. Le maçon comprenait son avantage sur la cruelle; mais il se garda bien

[1] Cabaretier fort achalandé de la Courtille.

d'en user. L'amour est craintif et délicat.

Cependant, quand le maître du bal demanda qui voulait des cachets, il se perdit au beau milieu d'une phrase et oublia ce qu'il disait et ce qu'on lui avait dit pour adresser craintivement cette parole à la jolie boudeuse : « Voulez-vous, Mademoiselle, que je prenne un cachet? »

Suzanne rougit et n'osa dire non. Gauthier avait l'air si tremblant! Ah! l'hypocrite!

Cette fois-ci Suzanne se décida pour la place la plus éloignée; pauvre petite! ce n'était plus dans le même système.

« Ah! Mademoiselle, vous me rendez bien malheureux! — Ah! Gauthier, que vous m'avez fait de mal! — Suzanne, je vous jure...—Je vois bien maintenant que vous ne l'aimez pas. — C'est Leroux qui l'a amenée. — Il ne fallait pas le suivre. — Il l'a voulu. — Où est donc le mal de désobéir à M. Leroux? — J'avais la tête un peu prise. — Voilà ce que c'est que

de boire... et avec des filles encore.—Je m'en doutais bien, mais je ne voulais pas... — Est-ce qu'elles étaient de la bienvenue, ces femmes?—Non, Suzanne, je vous jure. —Il ne faut pas aller avec ce M. Leroux. — C'est un bon enfant, il est mon ami. — Des amis comme ceux-là rendent de mauvais services. —Oh! s'il avait su.... ce que.... vous savez! — Vous ne lui avez donc rien dit?—Est-ce que j'ai mal fait? — Au contraire. — Vous ne m'en voulez plus? — Oh! si fait; hanter les mauvaises gens c'est presque aimer les mauvaises mœurs. — J'y renoncerai. — Parole d'honneur? — Foi de Gauthier. — Eh bien! je vous pardonnerai. — Pourquoi pas tout de suite? — Que vous êtes tourmentant? — Dites-le! — Ah! Gauthier! — Suzanne.... — Et bien! oui. »

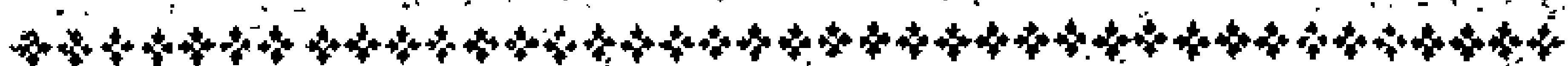
Tout ceci se disait à bâtons rompus, comme vous pensez bien. C'était une torture de couper la phrase par un balancé, et de n'obtenir de réponse qu'après un

avant-deux ; mais c'était une liberté immense à côté de la réserve de tous les jours; aussi sept contredanses n'avaient pas rassasié nos amoureux réconciliés, quand la maman et le papa les arrachèrent à la huitième, en disant qu'il fallait partir. Suzanne avait dit à Gauthier de perdre Leroux dans la foule. Celui-ci arrivait, tenant une donselle sous chaque bras. On descendit ensemble. Gauthier, qui voulait étourdiment quitter Leroux et les deux femmes, fut retenu par son ami. Il invita ses amis à venir au Grand-Vainqueur où l'on devait trouver des personnes de connaissance. Gauthier, devenu rusé, fit apporter du vin, le paya, invita Clarisse à danser, fit prendre un cachet à Leroux, puis feignant d'aviser, au milieu des gens qui sortaient, un camarade de bienvenue, après l'avoir appelé trois fois, il courut vers la porte comme pour le ramener, puis descendit quatre à quatre, traversa

la grande rue de la Courtille en courant, aperçut Bernard et ses convives du matin qui sortaient de chez Dormoy, les esquiva, gagna la barrière et atteignit la famille Moreau près de la rue Saint-Maur.

Alexandre céda, avec plaisir, sa sœur à Gauthier pour débiter à l'aise des folies à Fanchette. Le fruitier chantait des chansons guillerettes qui se ressentaient de ses libations. La mère Moreau, qui gouvernait la démarche de son mari, fut bien fâchée de ne pouvoir décemment causer avec sa pratique, mais pour éviter de scandaliser les oreilles de sa fille, elle pria le maçon de prendre un peu l'avance, et les amoureux recommencèrent vingt fois la querelle et la réconciliation à travers les flots joyeux de la multitude qui descendait en chantant, pendant que les cochers, criant gare à chaque instant, lançaient leurs chevaux à bride abattue. Hélas! la route fut bientôt finie, et on

se donna le bonsoir avec promesse de se revoir le lendemain. Gauthier rentra de suite, se coucha et s'endormit bercé par la plus douce espérance.



CHAPITRE VI.

LA POSE DU BOUQUET.

Il semble que l'espèce humaine ait deux classes, l'une qui vient du ciel, l'autre de l'enfer.

LAVATER.

Le jour commençait à projeter sa lumière sur les murs noircis du dortoir des maçons; il éclairait les visages pâlis par la fatigue et les nombreuses libations de la veille. Leroux étendant le bras et murmurant : « J'ai soif, » saisit un énorme pot-à-l'eau et le vida d'une seule haleine : « Pouah! que c'est mauvais! ça ne vaut pas le vin de l'Arc-en-Ciel. » En disant ces mots, les souvenirs du jour précédent

revinrent en foule à sa pensée : « Le voilà donc le gaillard qui me laisse avec deux femmes sur les bras ! » reprit-il en regardant Gauthier, encore profondément endormi. « Attends, attends, je vais t'apprendre à dormir quand je veille ! » Et Leroux poussa si rudement son camarade de lit, que celui-ci ne se réveilla qu'assez à temps pour ne pas aller se fendre la tête contre le pied du lit de ses voisins. « Est-ce que tu ne pourrais pas te retourner plus doucement ? balbutia le jeune Franc-Comtois en se frottant les yeux. — Allons, allons ! nous dormirons ce soir ; il fait grand jour ! — Grand jour !... » répéta Gauthier. Il se mit sur son séant, Leroux fit de même, et retenant son ami qui allait mettre pied à terre, il entama la conversation suivante :

« Sais-tu bien, mon garçon, que tu n'es pas fort sur l'article de la politesse ? — Bah ! pourquoi me dis-tu ça ? — Par rapport à ces dames. — Qu'est-ce que

c'est que ça, ces dames? — Parbleu, la tienne et la mienne! — La mienne? je n'y suis pas. — Eh bien! ta passion, pas la dernière, celle d'avant... Clarisse... y es-tu maintenant? — Laisse-moi tranquille.—Tranquille!... tu fais encore un drôle de corps! Est-ce que tu crois que c'est honnête de quitter comme ça une société, surtout quand on est avec des dames? — Je ne les ai pas été chercher, tes dames. — Non, mais moi je les avais invitées; et une sottise qu'on fait à ma femme, c'est comme si on la faisait à moi-même. — C'est bon, répondit Gauthier avec humeur; quand on se trouve avec des dames comme ça, le mieux à faire est de les perdre dans la foule. — Ce n'est pas joli ce que tu dis là; ce n'est pas joli du tout! Du sexe, c'est du sexe! je ne te dis que cela; il ne faut jamais laisser personne dans l'embarras et surtout des femmes. — Bah! on pouvait être certain qu'elles ne ren-

treraient pas seules chez elles. — Vois-tu ça ! surtout si elles avaient rencontré des gaillards comme toi qui courent après la première venue. — Qu'appelles-tu la première venue ! » Ici Gauthier commençait à se sentir animé par la colère : on venait d'offenser Suzanne, de la placer sur la même ligne que Clarisse et Virginie ; il mesurait de l'œil son camarade qui reprit en riant : « Eh bien ! oui, la première venue ; est-ce que tu voudrais me faire croire que cette jeune fille est ton ancienne connaissance? » Cette plaisanterie calma notre héros. « Elle est gentille cette petite, ajouta Leroux, je ne dis pas le contraire; elle est très-gentille; mais, vois-tu, c'est trop de deux dans une seule soirée, surtout quand on a pris un engagement... — Comment, un engagement ! — Sans doute; Clarisse me l'a dit, tu lui as fait une déclaration, n'y a pas de mal, va! ça l'arrange assez pour le moment; elle est libre... mais il ne faut

pas la promener : d'abord c'est malhonnête, et puis ça peut lui faire perdre son temps et peut-être bien manquer une bonne occasion...» Gauthier que ces détails commençaient à indigner se préparait à répliquer; mais Leroux continua : « Tu l'aimes, je le sais, elle ne demande pas mieux que de faire une connaissance honnête; aussi j'ai tout raccommodé en revenant; je lui ai fait entendre que tu avais un petit coup dans la tête : elle sait ce que c'est... ainsi tu peux être tranquille, elle ne t'en veut pas. — Eh! je ne me moque pas mal de ta Clarisse, je ne lui ai pas dit un mot.—Si fait! attends que je me rappelle comment tu lui as tourné cela... Mademoiselle, depuis que j'ai vu... hein! te souviens-tu! — Ta Clarisse ne sait ce qu'elle dit. — Ce n'est pas bien non plus cette réponse-là, il y a des femmes qu'on peut tromper sans que ça les empêche d'être à leur affaire; mais une personne comme Clarisse, vois-tu,

se jouer d'elle, c'est lui faire du tort. — C'est assez, reprit brusquement Gauthier. — Comme ça, j'irai déjeuner seul; cependant c'était bien arrangé cette partie carrée : un morceau de petit salé et trois litres à douze! Tu aurais eu de l'agrément... c'est ces dames qui paient... une galanterie de leur part! enfin... — Je ne mettrai pas les pieds chez elles. — Sans doute, quand on a dansé avec sa fruitière.... — Restons-en là! — Encore si elle te faisait crédit, ta fruitière! »

Le réveil étant devenu général, la conversation entre tous les habitans de la chambrée mit fin à l'entretien particulier de Gauthier et de Leroux : il fut question du bâtiment que l'on venait de terminer, le bouquet devait être posé le lendemain et chacun accorda tout d'une voix l'honneur d'orner de fleurs cette maison à celui qui avait si généreusement payé sa bienvenue. Le choix fut spontané et la décision unanime; Leroux

seul fut d'un avis contraire; c'était, suivant lui, le plus ancien ouvrier qui devait poser le bouquet. La majorité l'emporta, et l'opposant n'ayant pu décider Gauthier à le suivre au déjeuner de Clarisse et de Virginie, partit seul, en murmurant : « Ce garçon est mon ami... c'est vrai; mais on ne devait pas le choisir pour être le héros de la fête; ce n'est pas l'usage que le dernier venu ait tout l'honneur. »

Notre Franc-Comtois se fût bien gardé de refuser; l'espèce d'apparat qu'exigeait cette fête flattait d'autant plus son amour-propre, que du seuil de la fruiterie on apercevait le faîte du bâtiment. La rencontre de la veille l'avait enhardi, il pouvait se permettre d'aller dire bonjour à la famille Moreau. En jasant il glisserait un mot sur la cérémonie du lendemain. Il était fier de pouvoir prouver à la jeune fille la considération dont il jouissait auprès de ses camarades. Il s'habilla et courut à la rue Mondétour.

Au moment où il arriva, toute la famille entourait une longue table; du sein d'une énorme soupière s'élevait une légère vapeur d'oignon brûlé. « Donne une chaise à Monsieur, » dit le père Moreau en apercevant Gauthier. Suzanne s'empressa d'en avancer une, et l'on se serra pour faire place au siége du jeune maçon; lui, debout, saluait tout le monde, s'informait de l'état de la santé de chacun; mais le fruitier répondait seul : « Asseyez-vous donc; nous jaserons à table... Je vous dis de vous asseoir! » Et Suzanne reprit à son tour : « Mon père vous dit de vous asseoir. » Puis elle rougit un peu, car Gauthier venait de lui adresser un regard bien doux en balbutiant : « J'obéis. » Le fils Moreau, occupé à jaser avec la grosse rieuse aux yeux noirs, prêtait peu d'attention à ce qui se passait autour de lui, et la mère de Suzanne, toujours active malgré son embonpoint excessif, courait à son comptoir servir une pratique, re-

venait dans l'arrière-salle placer un couvert devant le nouveau-venu ; puis retournait à sa fruiterie, et reparaissait encore près de la table pour verser le bouillon dans chacune des assiettes. « Allons, avalez ça, garçon, » dit-elle à Gauthier en lui offrant une énorme assiettée de soupe ; si vous n'avez rien pris, ça vous soutiendra ; si vous avez déjeuné, ça vous aidera à faire la digestion. Faut pas faire de façons avec nous ! si vous ne trouvez pas la cuisine bonne, vous n'y reviendrez plus. Si notre soupe vous plaît, il y en aura toujours pour vous. » Il y avait tant de bonhomie, tant de franchise dans l'invitation de la mère Moreau, que Gauthier n'eut pas le courage de refuser. Peut-être aussi n'en eut-il pas la pensée ; il se voyait près de Suzanne : on venait de lui permettre de la voir tous les jours ; il crut n'avoir jamais fait un repas plus délicieux. « Aimez-vous la soupe bien chaude ?... nous la mangeons

bouillante, lui disait le père Moreau. — Certainement, » répondait le jeune homme, et il se brûlait le palais et le gosier en avalant une cuillerée sans oser se plaindre. « Comment la trouvez-vous, ma pratique ? » répliquait la mère Moreau, en venant placer sa grosse figure près de celle de son convive. « Bien bonne, » répondait-il encore, ne se donnant pas le temps de reprendre haleine, ni de laisser l'angoisse se calmer. « Ah ça ! est-ce que vous êtes comme ces petites bégueules-là ? ripostait le fruitier en montrant Suzanne et Fanchette, vous ne mettez pas de poivre dans votre soupe ? » Et le père Moreau s'emparait de la poivrière, puis, la passait à son fils, qui la donnait enfin à Gauthier, et celui-ci pour plaire à tous saupoudrait tellement son bouillon qu'on ne reconnaissait plus ni sa couleur ni celle du pain trempé. « Bien ! bien ! répétait Moreau, vous êtes un gaillard qui n'avez pas la bouche tendre ; car je crois que

j'aurais peine à avaler un pareil potage; mais chacun son goût. » Et à toutes les cuillerées qu'il avalait, l'étourdi Gauthier avait peine à retenir une toux violente : « N'importe, murmurait-il tout bas, s'il faut cela pour leur donner bonne opinion de moi, dussé-je en étrangler, je leur plairai; car j'ai besoin de revoir Suzanne. »

Le repas fut joyeux : Gauthier parlait de ses voyages et de ses travaux; le père Moreau embrouillait les situations géographiques de nos départemens, en voulant rectifier quelques fautes de topographie échappées au jeune homme, qui s'attachait bien moins à mettre de l'ordre dans ses récits, qu'à contempler chacun des mouvemens de Suzanne. Alexandre prenait les mains de sa future qui s'en défendait en riant, et lui donnait des tapes assez vigoureusement appliquées, en échange de légères agaceries. « Bien ça, disait la mère Moreau, voilà ce que c'est que de chiffonner une Franc-Comtoise;

nous n'avons pas la main légère chez nous. — Vous êtes de la Franche-Comté? dit Gauthier avec surprise. — Vraiment oui, reprit la fruitière. Est-ce que vous connaissez quelqu'un dans ce pays-là? — Mais j'y suis né. — Comment, nous sommes compatriotes! Et quel est votre endroit? — Lons...—Le Saulnier, » ajouta précipitamment madame Moreau; puis elle approcha un siége, vint s'asseoir près de notre héros. « A la boutique! — Quelqu'un, à la boutique! » répéta la fruitière, en faisant signe à sa fille d'aller servir. Moreau allait couper la parole à sa femme pour dire: « Voyez comme cela se trouve! » Celle-ci l'interrompit; puis, prenant une des mains de Gauthier dans ses épaisses mains, elle continua: « Vous êtes un des Gauthier! J'en ai beaucoup connu; j'ai tenu un enfant avec Gauthier-Menu. — C'était mon oncle. — Tenez, voilà une Dubreuil, reprit-elle en montrant Fanchette, c'est moi qui l'ai fait ve-

nir à Paris pour travailler avec ma fille; vous êtes petits-cousins tous deux. Allons, Fanchette, embrasse donc ton cousin. » Et Fanchette se leva, tendit ses joues pleines et colorées, cérémonie qui ne fut pas excessivement du goût d'Alexandre; car il tira deux fois le jupon de sa future, pour la faire asseoir avant qu'elle eût reçu la double accolade que lui donnait Gauthier d'un air assez embarrassé. « C'est-y possible! » continua la mère Moreau, quand le neveu de son compère eut repris sa place à table; « c'est-y possible que vous soyez le fils de ce pauvre Gauthier-le-Grand-Nez! Hein! quel brave homme c'était celui-là! Oui, c'était la crême des hommes : jamais il n'a dit à sa femme plus haut que son nom; elle faisait de lui ce qu'elle voulait. Entends-tu ça toi, Moreau? Si vous lui ressemblez, vous ferez un bien bon mari. » Suzanne rentrait au moment où sa mère prononça ces derniers mots; ses yeux rencontrèrent

ceux du jeune maçon; et tous deux sourirent. « Il faut avouer, dit la mère Moreau, qu'il y a de drôles de rencontres, et que c'est heureux qu'il vous soit venu dans l'idée d'acheter du fromage ici! — C'est vrai. — Pauvre enfant! il n'y a plus que vous maintenant de cette chère famille des Gauthier! Les braves gens, ça fait envie au bon Dieu; il les prend tous: à la grâce du Seigneur! J'espère, pays, que ma cuisine vaut bien celle de l'auberge; il faut venir manger ici, vous demeurerez avec Alexandre. N'est-ce pas, mon garçon? Nous sommes de bons enfans, d'abord: des Franc-Comtois enfin! Voyons, dis donc quelque chose, toi, Moreau; parle donc, Alexandre: et toi, Fanchette, ne laisse donc pas le pays comme ça sans lui souffler mot! ce pauvre pays! » En stimulant ainsi tout le monde, elle se gardait bien de leur laisser le temps de prendre la parole. Pour Suzanne, sur un signal de son père, elle

avait quitté un moment la table, puis revenait, apportant une longue cruche pleine de vin. « Très-bien cela, mon homme, » dit la mère Moreau en voyant arriver ce supplément. Satisfait de voir que son attention plaisait à sa femme, Moreau s'empressa de remplir les verres, et chacun trinqua à la santé des cousins, des compères, des commères; bref, personne de l'arrondissement de Lons-le-Saulnier ne fut oublié, depuis le sonneur de cloches, jusqu'au sous-préfet. Suzanne avança gracieusement son verre; Fanchette rit aux éclats de toutes ces reconnaissances; madame Moreau essuya plus d'une fois ses yeux humides de larmes, et Gauthier, étendant les deux bras, donna en même temps une double poignée de mains bien expressive au jeune Alexandre et au père de Suzanne.

On pense bien que, dans ces momens d'expansion, les heures passèrent vite. On entendit enfin sonner midi. Il fut conve-

nu que la semaine suivante Gauthier quitterait la chambrée, et viendrait habiter la maison du père Moreau; enfin on se sépara. Le jeune maçon embrassa la fruitière, il embrassa Fanchette; mais, quand il arriva près de Suzanne, il resta un moment interdit devant la joue qu'elle lui tendait, et le baiser fut pris si légèrement, qu'à peine les lèvres du jeune homme effleurèrent les joues de la jeune fille.

C'était alors, surtout, que Gauthier répétait avec raison, en retournant à l'ouvrage : « J'ai bien fait de monter dans la charrette d'Houberot, et de payer des oignons et du céleri à la jeune fille! C'est une bien bonne femme que madame Moreau; mais pourquoi a-t-elle battu cette pauvre petite Suzanne? »

Notre héros, en approchant du chantier, fut étonné de voir que personne n'était à l'ouvrage, quand il croyait arriver le dernier. Il montait rapidement à l'échelle, quand, au dernier échelon, il

se trouva nez à nez avec Meunier. « Je ne croyais pas que vous fissiez le lundi, comme les autres; au moins n'est-ce que la demi-journée; mais c'est déjà trop. — J'ai payé ma bienvenue hier. — Je le sais, Gauthier; faites en sorte qu'un accident ne devienne pas une habitude. Songez que vous devez perdre encore du temps demain. » Après ces mots, Meunier s'éloigna, et laissa l'ouvrier terminer seul sa journée.

De retour à la chambrée, il trouva, qu'à l'exception de Leroux, tout le monde était réuni, et que l'on causait même avec feu, comme si l'on eût débattu un plan qui trouvait un aussi grand nombre d'opposans que d'approbateurs. Son arrivée fit trève à la discussion. Sans attendre Leroux, il se coucha, et s'endormit au bruit sourd du chuchottement de trente voix diverses.

Un ciel sans nuage signala la matinée du lendemain; les maçons avaient endossé

l'habit du dimanche; quant à Leroux qui n'était pas rentré depuis la veille, il rencontra ses camarades au moment où ils sortaient de la chambrée. « J'ai fait un fameux déjeuner, dit-il tout bas à Gauthier. — Tant mieux pour toi, » repartit brusquement notre héros; puis levant les yeux sur son camarade, il s'aperçut que Leroux avait de notables égratignures sur la joue droite et une forte contusion sous l'œil gauche. « Où diable as-tu attrapé ça ? — Chez Virginie... Elle est jalouse cette fille... parce que j'ai voulu rire avec Clarisse... Oh ! mais elle s'en souviendra; je ne l'ai pas lâchée qu'elle ne fût noire de coups. » Gauthier fronça les sourcils. « Faut pas croire que nous en soyons moins bons amis, continua gaiement Leroux, c'est d'hier soir la correction... et je né suis pas rentré à la chambrée; tu vois bien que quand on sait se faire respecter, les femmes ne vous en aiment que mieux. » Gauthier ne l'écoutait plus, il parlait à droite,

à gauche pour faire diversion à cet entretien qui le révoltait.

Ce n'est pas, lecteur, qu'en Franche-Comté on eût beaucoup de peine à trouver un mari prodiguant à sa moitié les rudes caresses que l'heureux duc de Buckingham employait pour soumettre ses nobles maîtresses, Anne d'Autriche et la reine d'Angleterre: et l'on peut, sans chercher long-temps, rencontrer dans le peuple un amant aussi brutal que ce Lauzun qui frappait sans pitié la petite-fille de Henri IV; tant il est vrai que les grands n'ont pas seuls le privilége des mauvaises mœurs. Ainsi l'infamie dont se vantait Leroux n'avait pas dû étonner Gauthier comme s'il eût été question d'un usage dont il ne soupçonnait pas l'existence; mais il était d'une famille où l'on entendait bien autrement la dignité de l'homme, et dans laquelle le pouvoir marital se faisait sentir par une volonté ferme, mais sage et raisonnée. L'intérieur du ménage des

parens de notre héros n'avait jamais été sous ses yeux le théâtre de ces scènes ignobles qui font de la femme la plus misérable des créatures, et de l'homme l'être le plus dégradé.

On était arrivé devant le bâtiment neuf; le propriétaire, l'architecte, les entrepreneurs et le contre-maître mesuraient des yeux cette habitation encore déserte. Chacun d'eux se livrait à des calculs d'intérêt, et le point de vue philosophique sous lequel un observateur peut considérer une maison nouvelle leur échappait: personne d'entre eux ne la garnissait d'habitans et ne voyait de combien de crimes ses murs pourraient être un jour les témoins. Tour à tour la misère et la joie venant peupler chaque étage; là une mère, après les douleurs de l'enfantement, souriant aux premiers cris de son nouveau-né, et quelques mois après peut-être, une malheureuse trompée, seule, sans secours, dévorerait, à la même place,

ses horribles souffrances, et étoufferait les vagissemens de son enfant pour cacher son déshonneur. D'année en année, recevant de nouveaux hôtes, cette habitation, comme toutes celles qu'on élève, sera le théâtre de morts affreuses, de naissances attendues avec joie ou avec inquiétude; l'abondance y doit habiter en même temps que la faim; plus d'une épouse y trahira ses sermens; plus d'un criminel, découvert par la justice, en sortira pour aller recevoir le châtiment qu'il a mérité; mais aussi tour à tour, l'amour embellira la mansarde et le premier étage; il pénétrera jusque dans la loge du portier; et de nouvelles épouses, heureuses du sacrifice de leur liberté, viendront y déposer, avec un trouble plein de charmes, le bouquet virginal dont leurs mères avec orgueil les avaient parées le matin.

Les passans se sont arrêtés au moment où les maçons arrivaient près du bâtiment

neuf. Depuis que la mère Moreau a reconnu un pays dans sa nouvelle pratique, elle ne parle plus que de Gauthier; aussi, sa tendresse pour lui est si forte, qu'elle est sortie de sa boutique pour venir se mêler à la foule. « Tu viendras avec moi, » a-t-elle dit à Suzanne; mais on ne peut laisser la fruiterie à l'abandon, et le père Moreau est allé porter une falourde au dehors. « Vous ne serez pas long-temps, papa, » a dit la jeune fille, forcée de laisser partir sa mère, et pensive, restée sur le seuil de la porte, les regards fixés sur la maison, elle cherchait à distinguer si l'aimable Franc-Comtois ne venait pas attacher son bouquet sur la plus haute des cheminées.

Gauthier avait posé le pied sur le dernier échelon: il allait parvenir sur l'échafaudage, quand un des compagnons à qui Leroux se plaignait pour la vingtième fois de l'injustice des camarades, poussa un cri d'effroi et saisit le bras de l'amant

de Virginie. Bernard, l'ouvrier chassé, le repoussa en l'appelant « imbécile, » se mit devant lui et le regarda d'un œil qui le fit pâlir; la plupart des maçons firent le même mouvement. Le compagnon tremblant alla s'asseoir sur une pierre et se cacha la tête dans les mains, et Bernard dit gaiement : « A-t-on vu un pareil lourdaud! il m'écrasait le pied. »

Cependant le plancher mobile, sur lequel Gauthier venait de marcher, paraissait avoir fléchi sous ses pas. « Ce n'est guère solide! disait la mère Moreau. — Il me semble que les cordages cèdent, répétait un de ses voisins. — Et mon Dieu! voilà le nœud qui se détache, murmurait un troisième individu. — Morbleu! c'est vrai, cria Leroux, ne va pas plus haut! » Cent voix, auxquelles se mêla celle du contre-maître et des compagnons, répétèrent : « Descendez! descendez vite! » Notre héros, plein de hardiesse, atteint déjà le haut d'une troisième échelle, elle

tournoie : un cri terrible retentit, et, de l'effroyable hauteur, Gauthier tombe sur le pavé de la rue.

Suzanne a entendu le terrible cri; elle voit au loin les passans se diriger en foule vers le point d'où il est parti; les fenêtres des maisons voisines se garnissent de curieux, et chacun d'eux semble porter ses regards vers la terre. La jeune fruitière n'a point encore vu les rubans flotter sur la cheminée; un tremblement s'empare de tout son corps. Le père Moreau n'est pas rentré, mais qu'importe! elle ne réfléchit pas, franchit la distance, perce la foule, arrive près de Gauthier, et ses deux mains tremblantes soulèvent la tête du pauvre garçon qui semble ne plus devoir ni la regarder, ni l'entendre. Comme les grandes douleurs donnent souvent à ceux qui les éprouvent l'apparence d'une fausse tranquillité, pas une larme, pas un soupir n'échappent à Suzanne. « Mon pauvre pays! » disait en sanglottant la mère Moreau, et elle tour-

nait autour du Franc-Comtois. Le contre-maître, la main sur le cœur du jeune homme, cherchait à en surprendre les battemens, tandis que Leroux, un verre d'eau de vie à la main, criait : « Laissez-moi donc passer, puisque personne ne donne rien à mon camarade. — Maman, dit d'un ton résolu la jeune fille, il faut le faire transporter chez nous ; et bien vite encore ! » Et tous les assistans, groupés en cercle et se hissant sur les pieds, s'entredisaient : « Ces imbéciles, qui regardent ce malheureux, ne feraient-ils pas mieux de s'en aller s'ils ne peuvent rien pour le soulager? » Suzanne réitéra deux fois la proposition de faire emporter Gauthier dans leur maison. « Fais ce que tu voudras, ma fille, répliquait, en pleurant toujours, la grosse maman. — Venez, venez, Messieurs, suivez-moi, portez-le, ce n'est qu'à deux pas ; il sera bien chez nous, disait la courageuse enfant. — Soit, répondit Meunier. » Et tandis qu'il aidait

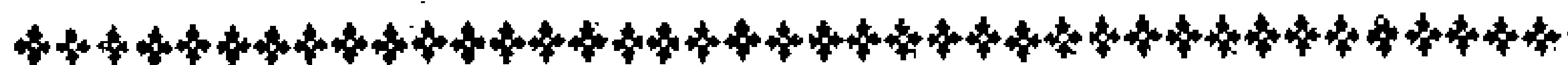
Leroux à porter le jeune maçon, dont la poitrine commençait à se soulever péniblement, Suzanne essayait de raffermir sa marche. « Vous êtes une bonne fille, Mademoiselle, disait Leroux, je vous en serai reconnaissant toute ma vie; c'est mon camarade, c'est mon ami.... » Et, comme si son malheureux compagnon eût pu l'entendre, il s'écriait : « Mon pauvre Gauthier! va, sois tranquille, Leroux aura soin de toi. » Il y avait tant de vérité dans la douleur de cet homme grossier, que tous ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher d'en être émus. Quand on fut chez la fruitière, on plaça le mourant sur un lit; et, tandis que Suzanne, rassemblant un reste de forces, aidait sa mère dans les secours que celle-ci donnait au blessé, Leroux avait pris le contre-maître à part: « Je suis un bambocheur, monsieur Meunier, lui disait-il, mais si j'ai eu le malheur d'aimer la bouteille, au moins je ne faisais de tort qu'à moi; aujourd'hui en buvant

trop, je ferais du tort à ce pauvre garçon; j'entends que vous m'aidiez à me sevrer pendant sa maladie; sur quinze jours de travail il y en aura huit pour Gauthier. » Ce n'était pas par ostentation qu'il parlait haut; il n'avait pas le désir de faire admirer sa générosité, mais il était fortement ému et s'exprimait avec chaleur. Cependant Suzanne l'avait entendu, et, tout bas, elle se disait : « Comme chacun l'aime ! Allons, M. Leroux n'a pas mauvais cœur ! Ce n'est pas un bon sujet, mais c'est un brave homme ! »

Le médecin est arrivé; il a pansé la tête du malheureux Franc-Comtois : on ne peut rien dire sur son état; s'il réchappe des suites de cette chute, sa maladie sera longue. « N'importe, dit Suzanne, nous le soignerons. » Mais le père Moreau, qui pensait mûrement, prend la parole et propose de faire transporter le malade à l'Hôtel-Dieu. « A l'Hôtel-Dieu ! » murmura douloureusement la jeune fille, puis

elle vint se placer dans le comptoir, couvrit sa tête de ses mains pour donner un libre cours à ses larmes. « Nous l'irons voir souvent. — Nous aurons une permission de tous les jours ; » répétait-on autour du lit de Gauthier. On est allé chercher la civière à la Mairie. Bientôt le maçon, placé sur un matelas, est porté au bureau central ; et le père Moreau, qui n'a pu s'éloigner sans entendre dix fois la recommandation de sa femme, de veiller sur le pays, d'écrire le nom de la salle, et le numéro du lit, part enfin pour accompagner le blessé.

Suzanne aurait bien voulu le suivre ; mais, épuisée par les efforts qu'elle avait faits pour retenir ses larmes, elle n'avait plus la force de demander à sa mère la permission de ne pas quitter encore celui qu'elle n'espérait plus revoir.



CHAPITRE VII.

LEROUX.

Tout meurtrier doit être puni de mort.
PUFFENDORF.

FRIVOLES habitans de Paris, arrêtez-vous un instant sous le porche de la cathédrale ; contemplez cette place qui rappelle tant d'époques historiques. Pour combien de révolutions éphémères ou mémorables ces mille et une fenêtres, qui sont comme autant de loges d'un magnifique théâtre, ne furent-elles point pavoisées de drapeaux, ces rues sablées, ces façades resplendissantes d'illuminations? De cette enceinte religieuse vous entendîtes naguère, pour le vainqueur

du Trocadéro, chanter par les mêmes voix le *Te Deum* qu'on entonna vingt ans auparavant pour le vainqueur d'Austerlitz. Vos cavalcades étaient-elles moins nombreuses, votre zèle moins pur, votre curiosité moins naïve et moins ardente, quand Napoléon brisa les faisceaux consulaires pour saisir la couronne, que lorsque la coalition brisa l'épée impériale pour nous rendre les rejetons d'une monarchie de quatorze siècles? Il ne vous reste de ces jours de délire sans excuse, d'enthousiasme maintenant si refroidi, que cette espèce de fantasmagorie mentale qui succède à l'illusion d'un rêve. De brillans tableaux ont disparu; d'autres leur succéderont peut-être. Mais regardez au coin de cette rue, près de cette fontaine, ce bâtiment nouvellement restauré; c'est le Dépôt central. Fidèles à leur poste, la misère et la mort viennent ici se montrer tous les jours, et donner un démenti solennel

à tant de systèmes politiques qui leurrèrent tour à tour la classe populaire d'une amélioration dans sa destinée.

Une porte assez étroite, élevée au-dessus du sol par deux degrés de pierre, ouvre sur une longue salle. Autour du mur mal récrépi règne un banc de chêne. Le milieu de cette vaste enceinte est occupé par quelques civières sur lesquelles on porte les moribonds. C'est là qu'on vint déposer le jeune maçon, en attendant que le Médecin-Administrateur eût consenti à l'examiner et à délivrer le billet d'admission dans un des hôpitaux de la capitale. Leroux, inquiet sur l'efficacité des secours que son camarade avait reçus, allait tourner le bouton de la porte qui conduit aux bureaux intérieurs. Il excitait Meunier et Moreau à le suivre, quand une cinquantaine de squelettes qui parurent se réveiller sous leurs linceuls, s'écrièrent avec des voix cassées et discordantes : « Chacun son tour ;

halte-là! vous n'entrerez qu'après moi! Prenez votre rang! à la queue les derniers venus! » Ces lamentables échantillons de l'humaine infirmité se pressaient sur le banc; tous se regardaient d'un œil faux et jaloux; tous se disaient: « Vous ne serez pas admis! il n'y a plus de lit! revenez demain »! Et lorsqu'un des nouveaux venus paraissait être dans un état désespéré, on eût dit qu'ils enviaient des maux qui devaient lui assurer la préférence. Cette salle offrait la réunion de bien des souffrances réelles; mais il y en avait aussi de simulées. La paresse surtout, lèpre morale qui enfante la mendicité, accourait, avide de ravir au malheureux mutilé par des accidens, ou épuisé par de laborieuses veilles, le lit qu'il réclamait de la charité publique.

Trois fois le cabinet de l'Administrateur a été ouvert, et trois fois Leroux, empressé de voir son camarade remis entre

des mains habiles, s'est avancé vers la porte; mais toujours il a été arrêté par les nombreux aspirans qui répétaient en passant devant lui : « C'est mon tour ! » Gauthier commençait à rouvrir les yeux, il ne parlait pas, mais portant une de ses mains à sa tête, il indiquait le siége du mal. Meunier, penché vers lui et un doigt sur la bouche, semblait lui dire : « Ne craignez rien, mais taisez-vous. » Le père Moreau, au pied de la civière, faisait tous ses efforts pour paraître sourire au blessé et lui disait : « Ça ne sera rien, pays! nous aurons soin de vous. On va vous faire un billet d'hôpital. Nous irons tous vous voir. Ma femme vous portera la soupe; elle est bonne notre soupe, hein! et quand la bourgeoise ne pourra pas venir eh bien, nous enverrons Suzanne! » Pendant l'allocution, le jeune homme avait tourné péniblement la tête, comme pour céder à un besoin de s'assoupir. Au nom de l'aimable fille, il voulut faire un mou-

vement pour regarder Moreau, mais une vive angoisse le força de reprendre sa position et lui arracha un cri douloureux. « Morbleu! vous fatiguez ce jeune homme, » murmura Meunier. Le fruitier s'assit à l'un des bouts de la civière et se tut.

Toujours attentif, Leroux a saisi le moment où le dernier admis dans le cabinet tourne le bouton pour sortir; il glisse la tête dans l'intérieur, et sans tenir compte des efforts qu'on fait derrière lui pour l'arracher à son poste, le corps penché, le cou tendu, une jambe en mouvement pour éloigner ceux qui le harcellent, et tenant fortement la porte entre-bâillée, il crie à haute voix : « Excusez, monsieur l'Administrateur, mais il y a là mon camarade, un joli garçon, qui vient de tomber d'un troisième étage; si vous ne l'expédiez pas sur-le-champ, le pauvre diable n'en réchappera pas! Si vous êtes un brave homme, vous allez l'envoyer de

suite à l'Hôtel-Dieu. — Un moment, répliquait-on. — Ça ne pourrait pas se faire tout de suite? Si c'était pour moi, je ne vous presserais pas tant; mais Gauthier est un si bon sujet! — Allons, faites entrer! — Vivat! » cria Leroux, et quelques minutes après, le billet était signé; les porteurs avaient monté les degrés qui conduisent dans l'intérieur de l'Hôtel-Dieu, et Meunier, Leroux et Moreau étaient autour d'un lit, attendant que le chirurgien de garde eût levé le premier appareil.

Chargé d'administrer les secours au nouveau venu, l'élève interne, averti par les sœurs, est arrivé près du lit de Gauthier; il a détaché les bandes qui entourent la plaie; il interroge l'état du malade, calcule les résultats de l'accident, et après un examen dont la durée a cruellement inquiété les amis de notre héros, le disciple des Dupuytren et des Boyer ordonne qu'on ferme les rideaux; puis répondant aux questions de Meunier et de

Leroux, il croit pouvoir les rassurer: « Le coup a été terrible, quelques heures plus tard tous les efforts de l'art n'auraient pu sauver le blessé; mais on peut espérer, surtout si l'on évite de le faire parler. — Nous reviendrons le voir et nous ne lui dirons rien, reprit Leroux. — Bien certainement, ajouta Moreau; d'abord, moi, je n'ai rien à lui conter; ma femme fera cuire un morceau, je l'apporterai au pays et tout sera dit. — Il faut qu'il observe une diète absolue, dit l'élève en s'éloignant. — C'est ça, murmura Leroux, voilà comme ils sont tous, ces bourreaux de médecins, la diète! comme ça soutient un malade! — Elle peut être nécessaire, répondit Meunier, et je serais d'avis qu'on fût huit jours sans revenir ici. — Morbleu! et je ne saurais pas si mon camarade est mort ou vivant! »

Un infirmier passait en ce moment près des interlocuteurs. « Mon ami, dit Meunier en lui glissant un papier dont la

ſorme trahissait autre chose qu'une adresse, le jeune homme qui est dans ce lit est notre ami: voilà mon nom et ma demeure; s'il y a du mieux dans son état, venez, ou envoyez chez moi, vos peines ne seront pas perdues; si le malheur voulait.... eh bien! faites-moi prévenir de même, je vous le recommande. » L'infirmier lui promit d'être exact, et tous partirent en se promettant de ne revenir que dans le courant de la semaine suivante.

Bien que la sagesse eût dicté cette décision, madame Moreau et sa fille n'y purent voir que de l'indifférence. « Si ç'avait été moi, disait la grosse fruitière, j'aurais demandé aujourd'hui même une permission pour le voir tous les jours, ce pauvre pays! mais les hommes, c'est si dur! — Je te dis qu'ils n'ont pas voulu, répétait le père Moreau. — Fallait dire comme eux, papa, et suivre votre volonté, balbutiait la jeune fille en pleurant. — Suivre ma volonté! par exemple,

n'allez-vous pas me dicter des lois à présent? Les autres ont voulu autrement et j'ai trouvé qu'ils avaient raison. Je suis peut-être bien le maître de mes actions! — Allons, va scier une falourde pour la pratique du troisième, » dit la bonne femme. Moreau, sans répliquer, ôta sa veste et son chapeau, ouvrit le chevalet et fit crier la scie.

« Sois tranquille, nous irons demander une permission, dit la bonne maman à sa fille quand son mari fut sorti. — Bientôt, n'est-ce pas, dis, ma mère? — Après-demain au plus tard, mon enfant; mais chut! —Oh! ne craignez rien, je n'en parlerai pas. » Puis la journée se termina en conversation avec les voisins qui venaient tour à tour s'informer de la gravité de la blessure et de la manière dont Gauthier avait franchi trois étages. Suzanne n'eut garde de souper, elle monta dans sa petite chambre pour y pleurer en liberté, et comme le jour

commençait à paraître, la pauvre enfant essuyait ses yeux pour la mille et unième fois en se disant : « Si ce pauvre Gauthier ne devait plus revenir ici !... »

Depuis l'instant où notre héros fit cette chute qui, de faible et timide, rendit une jeune fille de seize ans, forte et courageuse, qui mit au jour la tendresse grossière de Leroux pour son camarade de lit, nous avons laissé Bernard et les maçons effrayés, mais non surpris du succès de leur crime. Les questions se succédaient autour d'eux. Après avoir brutalement répondu aux plus intrépides questionneurs: «Qu'est-ce que cela vous fait ?» Bernard donne le signal du départ, et sans se dire un seul mot, tous les maçons marchent jusqu'au premier cabaret.

« Faut avouer que la chose a bien réussi. — Chut ! — Il n'en réchappera pas. — Taisez-vous donc ! — Du moins il y en a pour long-temps. — Silence ! — Voilà ce que c'est que de ne pas éveiller les amis!

— Prenez donc garde ! — Ça lui apprendra à ne pas faire perdre une autre fois le pain à un homme. — Faites donc attention ! Si on nous écoutait !... » Tels furent les premiers mots que se dirent à voix basse les compagnons, lorsqu'ils se virent à table. Bientôt un chuchottement sourd succéda à cette conversation. Il semblait qu'il y eût, parmi les convives, de la peur, des remords, car les uns regardaient avec inquiétude les individus qui allaient et venaient devant le comptoir du marchand de vin, tandis que les autres, la tête baissée, l'œil sombre et la voix mal assurée, répondaient à peine, et laissaient toujours plein le verre placé devant eux. Bernard et quelques autres riaient du gros rire de la stupidité maligne, quand elle est satisfaite du succès d'une noire méchanceté.

L'inquiétude, la crainte, et cette singulière gaieté, régnaient encore dans la salle du cabaret, quand Leroux tomba comme

la foudre au milieu des buveurs. « Un verre! crièrent-ils tous en même temps. — Pas de verre! répondit Leroux d'une voix terrible au garçon qui s'empressait de poser le cristal à côtes sur un des bouts de la table. — Allons, laisse-le, puisqu'il y est, dit l'ami de Gauthier en fronçant le sourcil: aussi bien, j'ai chaud. » Il versa dans son verre et but d'un trait sans trinquer, malgré l'empressement des maçons à observer le cérémonial auquel Leroux manquait pour la première fois.

« Gauthier est à l'Hôtel-Dieu, » dit-il en posant son verre sur la table et si rudement que tous les verres s'entrechoquèrent; «il y est pour avoir posé le bouquet sur la nouvelle bâtisse. C'est vous qui l'avez envoyé là. Oui, morbleu, c'est vous! Quand je me suis plaint qu'on me faisait un passe-droit, personne n'a voulu m'écouter: ce n'était pas moi que vous jalousiez! ce n'était pas pour moi que

vous aviez détaché la corde qui tenait l'échelle..... Allons, taisez-vous ! vous n'êtes tous qu'un tas d'assassins ! » (Ici, de violens murmures éclatèrent.) « Silence ! dit Leroux en grinçant des dents: je ne viens pas pour vous dénoncer: votre emprisonnement ne guérirait pas le pauvre diable : il en réchappera peut-être... mais, s'il n'en réchappait pas, reprit-il avec fureur, alors il faudrait que tous... oui... tous, vous la sautiez aussi ! ou bien... c'est qu'alors vous m'auriez donné mon affaire ! Jusque-là je n'en demande qu'un ! mais il me le faut. Que celui qui a donné cette belle idée aux autres se nomme ! Je vous le répète, cela se passera entre nous sans bruit ! Je veux seulement m'assurer s'il sait aussi bien défendre sa vie que l'ôter aux autres ! Eh bien ! y a-t-il parmi vous un assez hardi gaillard pour me dire: C'est moi ! » Et tout en parlant ainsi, il promenait des regards effrayans sur les buveurs.

« Faut-il, » reprit Leroux d'une voix étouffée par la colère, « que je crie tout haut? Lequel ici a préparé la chute de Gauthier? où est son assassin? Ne me forcez pas de faire du bruit. Le corps-de-garde est proche, et si vous avez oublié le chemin de la Grève, je pourrais vous le rappeler malgré moi! Allons! qu'est-ce qui se lève ici? Je perds patience: est-ce toi qui veux venir? » ajouta-t-il en secouant avec force le maçon qui se trouvait près de lui. « Vous êtes tous du complot! il faut que quelqu'un me réponde, ou je frappe sur tous. » Et il avait levé son bras robuste sur le compagnon qu'il tenait fortement par le collet de sa veste: la rumeur augmentait parmi les autres: on voulait se jeter sur Leroux, et comme celui qui paraissait devoir être l'objet de sa fureur, faisait un mouvement pour se débarrasser de ses mains, Leroux, trompé sur ses véritables intentions, fit un effort, l'enleva de terre, puis mur-

mura : « A la bonne heure ! je t'estime, toi ! » et l'entraîna hors de la salle.

Les maçons, effrayés de la position difficile où se trouvait leur camarade, voulurent se précipiter sur les pas de Leroux; mais quand sur le seuil du cabaret il regarda en arrière, ses traits déjà si caractéristiques étaient empreints d'une telle fureur qu'ils s'arrêtèrent et parurent se consulter des yeux, avant d'oser faire le premier pas vers un homme si résolu. Enfin l'amour-propre les fit rougir d'avoir hésité ; ils s'élancèrent dans la rue.... elle était déserte.

Toutes les recherches furent vaines. De retour à la chambrée, ils aperçurent Leroux, seul, nu jusqu'à la ceinture, couvert d'un caleçon, occupé à tremper dans un baquet, une chemise en lambeaux tachée de boue et de sang. Chacun d'eux frémit : le vainqueur, impassible, ne changea pas de position à leur arrivée; seulement il se tournait vers les nouveaux

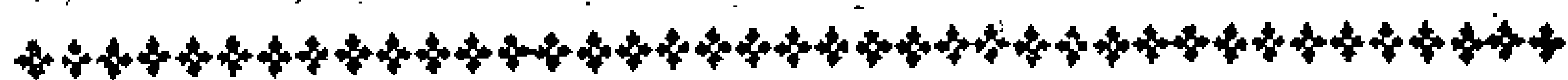
venus en leur lançant des regards bien significatifs chaque fois qu'ils chuchottaient un peu trop haut ou lorsqu'ils semblaient vouloir lui demander ce que leur camarade était devenu.

La police, instruite de la terrible chute du jeune Franc-Comtois, ne fut pas sans prendre des informations sur ce funeste événement : on fit comparaître Meunier et tous les compagnons ; mais on reconnut que l'imprudence seule avait pu occasioner le malheur dont l'ami de Leroux était victime, et les choses en restèrent là.

Quand nous disons que tous les compagnons comparurent, nous sommes dans l'erreur. Un d'eux manquait à l'appel, mais on savait qu'à la suite d'une querelle dont il se garda bien de faire connaître le motif, il avait été si fort maltraité que ceux qui le rencontrèrent gisant au coin d'une rue, le firent transporter dans le plus prochain hôpital.

C'était à l'Hôtel-Dieu et vis-à-vis du lit de sa victime que, le lendemain de son crime, un des assassins de Gauthier expirait des suites de sa blessure.

Quelques, jours après, Bernard sous prétexte de partir pour son pays, paya ce qu'il devait à la logeuse et on ne le revit plus.



CHAPITRE VIII.

LA SALLE SAINT-PAUL.

> Un bienfait est une chaîne délicate qui lie notre cœur.
>
> ABADIE.

L'APRÈS-DEMAIN tant désiré par Suzanne était enfin arrivé. Vingt fois déjà, depuis le déjeuner, la jeune fille avait fait observer qu'on devait aller le matin même chercher la permission. « A midi, » répondait la mère. Onze heures sonnaient à peine que, laissant son ouvrage, Suzanne força Fanchette d'abandonner le sien pour monter dans la petite chambre du premier. La fiancée d'Alexandre laçait le corset de la jeune fruitière ; tan-

dis que celle-ci, placée devant un petit miroir, arrangeait les boucles de ses cheveux sous les tuyaux du tulle de son bonnet de mousseline brodée. « Suis-je bien ? » demandait-elle à sa compagne; puis elle donnait un nouveau degré de perfection à sa coiffure. Sa cousine ne pouvait s'empêcher de sourire ; et vous souriez aussi, lecteurs, qui voyez l'aimable enfant obéir à cet instinct de coquetterie qui dirige toutes les jeunes filles, même lorsqu'il s'agit d'aller visiter un pauvre malade gisant sur le grabat d'un hôpital.

« Maman ne sera jamais prête! — Il n'est pas encore midi, Suzanne. — Si fait, je crois que notre coucou retarde. — Comme tu es impatiente! — Est-ce que tu ne me répètes pas cent fois, tous les soirs : Neuf heures ne sonnent pas, il doit être neuf heures; Alexandre devrait être ici. — Eh bien!... — Eh bien! Alexandre n'est pas malade lui!

vous n'êtes pas trois jours sans le voir; vous n'avez pas à craindre sa mort! — Mais Alexandre est mon futur, tandis que M. Gauthier... — M. Gauthier, reprit Suzanne en rougissant, c'est... — C'est un étranger pour toi. — Un étranger! Du tout, Mademoiselle; Gauthier est votre cousin, c'est un pays de maman. » Et, comme si elle avait cru nécessaire de bien appuyer sur cette dernière phrase, elle répéta : « Il m'est bien permis de m'intéresser au pays de maman; et c'est mal de votre part de vous moquer ainsi de ma sensibilité pour une personne de votre famille. » Fanchette ne répondit que par un sourire. La porte s'ouvrit, madame Moreau entra en criant : « Il y a du mieux! il y a beaucoup de mieux! Leroux est en bas, M. Meunier l'envoie. — Vraiment! » reprit Suzanne, et sans écouter sa mère, elle jeta un fichu sur son cou; puis, oubliant qu'elle n'avait pour vêtement

qu'un léger jupon blanc et son corset, elle descendit précipitamment les quinze marches qui conduisaient à la boutique.

Moins agile, sa mère faisant résonner ses galoches, descendait de la chambre en murmurant : « Elle est folle, cette enfant-là ; » et Fanchette la suivait en cherchant à modérer l'expression bruyante de sa gaieté. Bientôt tous se trouvèrent réunis dans l'arrière-salle ; car, au moment où la mère Moreau arrivait à la suite de sa fille, le fruitier, passant sa tête au-dessus de la trappe de la cave, montait des rafraîchissemens pour le nouveau venu.

Vingt fois il fallut que l'envoyé de Meunier répondît aux questions dont l'accablaient tour à tour et la mère et la fille. Le papa Moreau, les deux coudes appuyés sur la table et la tête entre les deux mains, se contentait de répéter avec Leroux : « Chute terrible !... le trépan.... oui, la diète.... du repos. —

Il en reviendra, il en reviendra! » s'écrièrent ensemble les deux femmes.

Ce ne fut pas sans un vif chagrin que Suzanne apprit que Meunier avait conseillé de ne point encore aller visiter le Franc-Comtois : on devait recevoir tous les jours de ses nouvelles, mais il fallait lui éviter la moindre surprise; sa tête était si faible! Pendant la première et la seconde nuit, il avait été dans le délire; le calme seul pouvait lui rendre la santé; on dut se soumettre. Leroux emporta les remerciemens de la famille : Suzanne remonta dans sa chambre, ôta son corset, noua négligemment un mouchoir sur sa tête, puis se remit à son travail, essuyant à la dérobée quelques larmes qui venaient de temps en temps rouler dans ses yeux.

Fidèle à sa promesse, Leroux venait chaque jour les informer de la santé de Gauthier. Meunier, sensible à l'intérêt qu'inspirait ce jeune homme à l'excellente

famille, la visitait avec une assiduité très-marquée. Il s'entretenait souvent avec Suzanne, et quand la jeune fille, les yeux baissés, le visage couvert d'une pudique rougeur, expliquait au contre-maître l'effet que produisit sur eux le cri qui retentit lors de la chute de Gauthier; quand elle peignait le serrement de cœur qu'elle ressentit au moment où elle souleva de ses tremblantes mains la tête du malheureux jeune homme, Meunier, dont les regards étaient occupés à surprendre le moindre mouvement des lèvres de Suzanne, avançait une main pour saisir celle de la jolie fruitière, puis répétait à demi-voix : « Bonne fille !... quel cœur ! » Alors il étouffait un soupir ; et comme s'il eût cherché à éloigner une idée qui revenait sans cesse, il passait la main sur son front, et tournait la tête pour interroger la mère Moreau ou pour répondre à une question qu'il savait bien ne pas lui avoir été adressée.

On était au jeudi : c'était le dimanche seulement que Suzanne et sa mère devaient aller voir Gauthier pour la première fois. Madame Moreau a rappelé à sa fille que c'était la fête de sa marraine. Suzanne est partie de bonne heure avec le bouquet de rigueur et le fin biscuit de Savoie. Elle revenait, lorsque, frappée d'une idée subite, elle se dit : « Si on me trompait ! » et la voilà courant sur les quais, dans les rues, ne tenant aucun compte des avertissemens donnés par les cochers, qui tirent à eux la bride afin de ne pas écraser la téméraire enfant. Elle passe sous la tête des chevaux, franchit les ruisseaux, heurte les passans, reçoit vingt coups de coude, et ne s'arrête hors d'haleine que sur les degrés du vestibule de l'Hôtel-Dieu.

Suivant l'indication qu'elle a reçue d'un des infirmiers, Suzanne est enfin arrivée à la porte de la salle Saint-Paul. Elle se

prépare à l'ouvrir; mais un mouvement involontaire la fait reculer : « Que vais-je faire? se dit-elle.... Si ma mère apprend... Venir sans le lui dire... Me cacher comme si je faisais du mal!... Oh! c'est mal faire aussi... M. Gauthier ne le lui dira pas; mais. . . . elle le saura peut-être par un autre!... » Pauvre enfant! elle sent que la rougeur de son front, l'embarras de son langage trahiront son secret; car la jeune fille sait qu'elle aime Gauthier. Jamais cœur de seize ans n'éprouva les symptômes de l'amour, sans en deviner aussitôt la cause.

Elle tient toujours la porte, l'entr'ouvre quelquefois, avec l'espérance d'apercevoir le lit du malade. Elle va prendre le parti qui lui semble le plus sage, quand une voix rauque lui dit brusquement: « Entrez ou sortez. » Suzanne tourne la tête, et aperçoit deux porteurs, entourés d'une foule de curieux, se disposant à entrer dans la salle avec une civière sur

laquelle un blessé est étendu. « Place! place! » répéte-t-on de tous côtés. Poussée par la foule, elle a franchi le seuil de la porte ; elle est dans la salle Saint-Paul.

La triste demeure de Gauthier est composée de deux salles, dont la réunion forme le coude. La longueur de la première partie est parallèle au cours de la Seine, et l'autre s'avance jusque sur l'eau par une ligne transversale. Des arcades s'abaissent de tous côtés sur d'énormes piliers en pierre, et de longues fenêtres à gauche éclairent trois rangs de lits de fer. Des tringles du même métal soutiennent des ciels de lits, d'où tombent des rideaux blancs. Il règne dans ces lieux une chaleur tempérée, réglée par le médecin, et maintenue au même degré par le thermomètre. Les tuyaux de cuivre de l'énorme poêle en briques, après avoir circulé dans la longue galerie, vont promener la chaleur dans les salles voisines. Tout dans ce lieu annonce l'ordre, le

calme, la paix, et l'habillement des saintes filles ajoute au recueillement religieux dont on ne peut se défendre en pénétrant dans cette enceinte.

Les yeux de Suzanne se sont fixés sur le numéro *trente*. « Il est là, » se dit-elle. Le rideau placé au pied du lit lui dérobe Gauthier. Elle n'ose avancer, elle ne demande pas à lui parler; l'entrevoir un moment, c'est tout ce qu'elle désire. Longeant avec précaution la rangée de lits opposée, elle incline légèrement la tête, et désire apercevoir Gauthier, mais tremble d'en être aperçue. Le saisissement s'empare de son corps; ses lèvres semblent vouloir articuler quelques mots: la pauvre enfant est sans voix.

Cependant Suzanne a vu Gauthier; sa pâleur n'a plus rien d'effrayant; ses yeux brillent d'un assez doux éclat. A demi-levé sur son séant, il paraît écouter attentivement une femme nonchalamment accoudée sur le bord de son lit. Un coup-

d'œil a suffi pour que la jeune fille reconnût cette femme : c'est Clarisse ! c'est l'amie de cette Virginie, dont la voix mâle et les discours immodestes lui inspirèrent tant de dégoût. « Non, se dit-elle tout bas, non, je n'approcherai pas... je l'ai vu... Il n'y a plus de danger... c'est tout ce que je voulais savoir. » Et, recueillant ses forces, elle allait sortir, quand la porte s'ouvrit, et la plaça... vis-à-vis d'Alexandre. « C'est toi, Suzanne? — Oh! n'en dis rien, mon frère? — On le saura; car voilà M. Meunier et Leroux qui montent. — Mon Dieu! que je vais être grondée! — Pour avoir eu bon cœur! cela ne serait pas juste. — Je n'ai rien dit à maman; et quand elle apprendra... — Ecoute, tout peut s'arranger; je t'ai rencontrée, je t'ai forcée de venir avec moi; je suis le plus fort, j'ai pris ton bras et nous voilà; tu vois bien que c'est tout naturel. — Mon bon petit Alexandre! — Allons, viens. » Et voilà qu'aussitôt le jeune Mo-

reau s'empare du bras de sa sœur, et l'entraîne vers le lit de Gauthier.

On essaierait en vain de peindre la surprise et la joie que ressentit le malade à l'aspect de la petite; il avait appris par Meunier ce qu'il devait à ses secours. Clarisse adressa quelques mots de politesse à Suzanne; mais celle-ci n'y répondit pas. Le cri que Gauthier avait poussé en l'apercevant, l'expression de plaisir qui brillait dans ses yeux avaient complètement absorbé son attention. Il étendit ses bras : poussée par son frère, Suzanne présenta une de ses joues au Franc-Comtois qui lui dit en l'embrassant : « Je suis aise de vous voir. Dès que j'ai pu songer à quelqu'un, c'est à vous seule que j'ai songé. — Cela va bien ! » répétèrent en même temps deux voix connues; c'étaient celles de Meunier et de Leroux qui arrivaient ensemble. Bientôt les rideaux furent ouverts, et le lit du convalescent se trouva entouré d'un cercle d'amis.

Tenant une des mains de Suzanne, répondant aux marques d'amitié que lui donnait Alexandre, Gauthier oubliait que le repos et le silence lui étaient recommandés. Meunier, le plus inexorable des visiteurs, fit remarquer que le visage du compagnon s'animait singulièrement. « Il faut nous taire, dit le contre-maître, et laisser ce jeune homme en repos; nous reviendrons dimanche. » Suzanne murmurait contre ce prompt départ; même elle avait balbutié : « Déjà ! » quand une sœur de charité vint rappeler Gauthier à l'ordonnance, en lui indiquant du doigt le pot d'étain placé sur la planchette au-dessus de sa tête. Clarisse s'en est emparée; le verre est déjà près des lèvres de Gauthier. Rouge de dépit, et d'une voix tremblante, Suzanne dit bas à la sœur : « Voyez donc comme elle s'y prend mal? — C'est juste, ma sœur, » répond la sainte fille; puis prenant le gobelet des mains de Clarisse, elle se met en devoir,

à la grande satisfaction de la jalouse enfant, de s'acquitter de ce pieux ministère. « Allons, reposez-vous, » dit-elle à Gauthier, et son œil doux s'arrêtant tour à tour sur chacun des assistans, semble dire : « Il est temps de nous retirer. — Partons, dit Meunier, nous reviendrons dimanche. — Elle y sera encore ? murmura Suzanne à l'oreille de Gauthier en lui indiquant Clarisse. — Je ne verrai que vous, » répliqua tout bas le malade.

Sur la place du Parvis, Leroux et celle que Suzanne ne regardait jamais qu'en fronçant le sourcil, après l'échange de quelques saluts de pure forme, se dirigèrent d'un côté. Meunier, Alexandre et Suzanne reprirent le chemin de la rue Mondétour. Suzanne, bien rassurée par la promesse de son frère, écoutait avec intérêt le discours du contre-maître ; il parlait de Gauthier.

« Il est bien, mais très-bien aujourd'hui, Gauthier. — Vous trouvez, M. Meunier ?

— Après une si terrible chute !... — Ne parlez plus de cela, M. Meunier, cela fait frémir. — Il était radieux de nous voir. — Il a tant souffert ! — Nous lui laisserons faire une bonne convalescence. — Il resterait long-temps dans cet hôpital, M. Meunier ? — Non pas, j'ai un parent à Chaillot, il sera parfaitement chez lui, nous irons le voir ; ce sera une véritable partie de plaisir ; j'ai déjà pris mes arrangemens. — Comme vous avez un bon cœur ! — L'exemple que vous donnez est si doux à suivre ; car vous êtes une bien douce créature, Suzanne. — Dam ! c'est bien naturel d'être de tout cœur pour ceux qui souffrent. — La fortune serait heureusement placée dans vos mains. — Je ne demande pas à devenir riche. — Je le crois, aimable fille, mais vous méritez d'être heureuse. » Suzanne soupira. « Oh ! oui, vous le serez, » ajouta Meunier avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, aussi s'arrêta-t-il tout déconcerté. Heu-

reusement il n'était pas en butte aux regards des curieux. Il parlait à voix basse; on aurait pu le prendre pour le père de Suzanne; et Alexandre avait accéléré le pas pour prévenir ses parens.

Le père Moreau gronda bien un peu en voyant Suzanne; mais la bonne mère lui coupa la parole pour demander des nouvelles du blessé. Le dimanche suivant, on alla en famille à l'Hôtel-Dieu. Au retour, Alexandre prit le bras de Fanchette, Moreau marchait à côté de sa femme, Suzanne avait accepté Meunier pour cavalier. La jeune fille se plaisait avec le contre-maître. Il lui expliquait ses projets pour le rétablissement de Gauthier; encore quelques jours, et le malade entrait en convalescence; tout était préparé à Chaillot pour le recevoir. Meunier faisait quelques sacrifices d'argent; mais il y mettait tant de bonté, que Suzanne s'arrêtait quelquefois pour l'écouter, puis le regardait avec reconnaissance et lui

disait naïvement : « Je ne vous croyais pas si bon enfant. — Il ne faut jamais, mademoiselle Suzanne, juger le cœur d'un homme sur les traits de son visage. — C'est bien vrai, M. Meunier. — Oui, car je suis bien laid, n'est-ce pas ? — Je ne m'en aperçois point. — J'ai l'air si sévère. — Pas dans ce moment. — Si tous mes ouvriers ressemblaient à Gauthier, je n'aurais pas pris l'habitude de parler si brusquement. — Vous la perdez quand il s'agit de s'occuper d'une bonne action. — Savez-vous bien, excellente fille, que vos éloges pourraient me donner de l'orgueil ? — L'estime des honnêtes gens produit toujours cet effet-là. — J'ai donc votre estime ? répondit Meunier en s'animant par degrés. — Qui pourrait vous refuser la sienne ? »

Le contre-maître était au comble de la joie, et bien que la gaieté de Fanchette et d'Alexandre interrompît parfois sa conversation, il n'éprouvait aucun mou-

vement d'humeur, car Suzanne ne demandait pas mieux que de renouer un entretien qui l'intéressait vivement.

Les visites de Meunier chez la famille Moreau se renouvelaient plus fréquemment. Enfin le malade sortit de l'Hôtel-Dieu, ce fut un véritable jour de fête que celui où Leroux le ramena dans la rue Mondétour; la mère Moreau oubliait de répondre à ses pratiques pour causer avec son compatriote et l'accablait à force de soins. Cependant Meunier arriva, il fit monter le convalescent dans sa carriole, et l'on convint que le dimanche suivant on irait chercher Gauthier à Chaillot, pour faire ensemble une promenade jusqu'au Calvaire, si ses forces le lui permettaient et si le temps était beau.

« Encore six jours, encore cinq! » répétait chaque soir Suzanne; enfin elle venait de dire : « C'est pour demain. » Meunier n'avait pas manqué de venir

passer une seule soirée chez la famille Moreau. Ce soir-là il avait pris à part le fruitier, et après une conversation assez longue, ils étaient rentrés tous deux rayonnans de plaisir, le père Moreau semblait lui parler plus familièrement, et le contre-maître qu'on avait vu rarement sourire, riait de bon cœur aux agaceries de Fanchette. Il aidait Suzanne à mettre le couvert, et quand il se trouvait seul avec Moreau, il lui disait à voix basse: « Ne dites rien à votre femme, demain je lui parlerai moi-même et j'espère... — Parbleu! vous avez ma parole, et ce serait bien le diable si la bourgeoise... » L'arrivée des enfans ou de la mère mettait fin à la conversation. On soupa en famille. L'heure du départ étant sonnée, pour la première fois, Meunier embrassa les trois femmes, et contre son ordinaire Moreau reconduisit le contre-maître.

Alexandre fermait la boutique, Fanchette venait de monter dans sa chambre,

Suzanne et madame Moreau étaient seules dans l'arrière-salle occupées à ranger le couvert.

« Partirons-nous de bonne heure demain, maman? — Aussitôt que M. Meunier sera ici, mon enfant. — Je suis bien sûre qu'il ne se fera pas attendre. — Je le crois aussi pressé que nous de voir Gauthier. — Oui, c'est un bien brave homme que ce M. Meunier. — Le pays a eu du bonheur de trouver un pareil maître en arrivant. — Dam! il est si bon aussi le cousin de Fanchette! — C'est vrai que ça paraît être un charmant garçon. — Ah! si vous saviez comme il a bon cœur... »

Ici Suzanne rougit, elle venait d'en dire trop; bien que madame Moreau fût une bonne femme, sans malice, elle était mère, et cet instinct ingénieux de la sollicitude maternelle lui fit pressentir un mystère. Elle jeta un regard sur Suzanne, la vit baisser les yeux, et mille souvenirs

vinrent en foule exciter son inquiétude : comme il arrive souvent, elle passa de l'aveuglement au soupçon. Déjà ses sourcils se fronçaient. La jeune enfant, sans oser regarder sa mère, courut se jeter dans ses bras en disant :

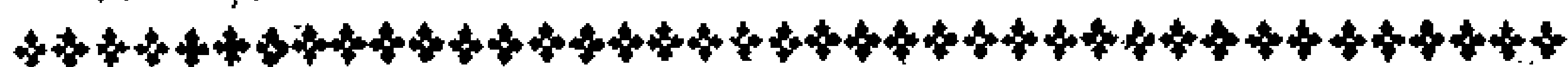
« Ne m'en veux pas, Maman, si je t'ai caché quelque chose. — Caché quelque chose ! » reprit la mère avec trouble, « serait-il possible ? — Eh bien ! oui, Maman. — Malheureuse fille ! — Mais il ne le sait pas ; ah ! jamais je ne le lui aurais dit. — Mais conte-moi donc cela, mon enfant, » reprit d'une voix plus douce la bonne mère tout-à-coup rassurée.

Et voilà la pauvre Suzanne répétant mille fois à sa mère que Gauthier ignore combien elle l'aime, et, pour justifier le sentiment qu'elle éprouve, elle raconte à madame Moreau sa première entrevue avec le Franc-Comtois. Cette bonne femme écoute en riant le récit de la bonne action de son compatriote ; mais si les

oignons et le céleri excitent son hilarité, elle ne peut sans attendrissement se représenter le jeune amoureux s'embarrassant du quart d'un énorme fromage pour éviter un chagrin à Suzanne : « C'est un honnête homme, c'est un bon cœur; ça doit faire un excellent mari, » dit-elle à demi-voix. Suzanne sourit à son tour et se garde bien de contredire sa mère. « T'aime-t-il? — Je crois que oui. — Il ne te l'a pas dit? — Est-ce que cela ne se devine pas, maman? — C'est juste; mais chut! voilà ton père. »

Madame Moreau baisa sa fille au front et l'on se donna le bonsoir.

Cependant, une heure après, on voyait briller une clarté à travers les rideaux rouges placés devant la croisée de l'arrière-salle que depuis long-temps la mère Moreau habitait seule.



CHAPITRE IX.

LE CALVAIRE.

Pour confier son bonheur à l'amour, il faut ne pas connaître l'homme et sa destinée.

DELACLOS.

SUZANNE en s'éveillant courut à la fenêtre; elle poussa le volet de sapin qui s'ouvrait sur la cour et se pencha pour apercevoir l'état du ciel. Cet examen n'était pas facile à faire; une cour de huit pieds carrés flanquée sur les quatre faces de sept étages réguliers, offrait une longue vue très-incommode et souvent fort trompeuse, pour la personne qui, du rez-de-chaussée, voulait deviner le sort

du temps de toute la journée, sur une fraction si peu considérable du firmament. A ses cheveux qui s'échappaient en désordre de dessous son madras, à ce coloris du désir et de l'espoir, à l'indiscrétion de ce tour de gorge qui s'écartait de sa retenue habituelle, on eût cru voir Danaé dans sa tour invoquant la présence de Jupiter. Hélas! il pleuvait, et ce n'était pas de l'or, et ce n'était pas Gauthier qui descendait de la nue. Suzanne ne se mettait pas de sottises dans la tête; elle ne connaissait pas la Mythologie : il pleuvait, elle pleura.

Elle revint, se jeta sur son lit, piétina comme un enfant, et elle fit bien parce que cela soulage : moi-même son historien indigne, quand je ne trouve pas le mot qui caractérise cette chère petite, je m'en prends à ma plume, je la brise; à mon papier, je le déchire; et quand je recommence avec une autre plume sur un autre papier, l'encre circule, et je tire

enfin du sac de mes idées l'expression si désirée. Ainsi font les grands génies, les amoureuses et les marmots. O nature !

Et en piétinant elle s'écria : « Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! »

La maman Moreau entrait sans bruit dans la chambre en ce moment. Elle tenait sur son poing le beau bonnet à dentelles et rubans roses, comme un chasseur tient son faucon. Sur son bras gauche était le léger barége bleu, la robe blanche sans plis, le bas blanc et la collerette de mousseline, roide, empesée, transparente : un papier entr'ouvert laissait apercevoir de petits souliers noirs de prunelle ; ils étaient mignons !...

Et Suzanne en piétinant s'écriait : « Mon Dieu ! que je suis malheureuse !!! »

Pauvre mère ! vous veillez pour que l'ingrate fille soit brillante, pour qu'elle resplendisse aux yeux d'un étranger de tout l'éclat que vous aimez à lui voir ; vous cherchez à être complice de ses

victoires sur le cœur de celui qui doit vous l'arracher. Ces sacrifices d'un modéste trésor amassé à la sueur de votre front, vous en tient-elle compte? vous arrivez, vous croyez qu'elle pense à vous, qu'elle prémédite une caresse, un mot affectueux, seule, mais si douce récompense que vous attendez! entrez maintenant; elle pleure, elle se désole, elle est malheureuse... il tombe du brouillard!

Les mamans ne s'habituent point à cela, et elles ont tort, car elles en ont fait autant. La grosse madame Moreau jeta tout ce qu'elle tenait sur la petite commode de noyer, et se laissa tomber sur une chaise en pleurant à chaudes larmes. Suzanne l'entendit, se retourna, et le mot de «cruelle enfant» proféré avec des sanglots, lui révéla le mystère de ce chagrin subit. Et vite de courir, de se cacher dans le sein maternel, d'enlacer ses bras autour de l'excellente femme, en se jetant entre ses genoux, et de baiser ses mains

en répétant : « Ne m'en veux pas, bonne mère, pardonne à ta pauvre fille : regarde-moi, je n'ai pas voulu te faire de peine. »

Elle disait vrai ; car une fille ne voit pas de prime-abord le dessous de cartes du mariage. La mère Moreau se rappela qu'elle avait été tout aussi naïve : elle s'en fit reproche, et pardonna vite à Suzanne.

Elle sépara machinalement les cheveux de sa fille, la baisa au front, et prit plaisir à la considérer.

« Je croyais te trouver endormie, disait-la mère. — Vous avez pensé à votre fille? disait Suzanne. — Regarde, » ajoutait la maman en lui désignant la commode. Et à chaque nouvelle surprise, Suzanne l'embrassait, et la mère Moreau souriait, d'abord doucement, puis de toute sa joie. Enfin il y avait de l'orgueil, de l'exaltation, du délire dans son contentement, lorsque Suzanne, muette de surprise, vit passer à son cou la chaîne

de jazeron, et le cœur d'or que M. Moreau avait donné à sa mère le jour de leurs fiançailles.

Enfin, on procéda à la toilette, et, quoique Suzanne fît bien des folies, et que la mère l'embrassât souvent, la parure était complète lorsque six heures sonnèrent.

« Ah ça! êtes-vous folles! dit le père Moreau en ouvrant brusquement la porte. Déjà habillées, et la boutique n'est pas ouverte! Qu'est-ce que ça veut dire? Commencez par ôter vite tous ces chiffons-là, Mademoiselle; vous savez bien que nous sommes aux ordres de la pratique jusqu'à dix heures. — C'est bon! c'est bon! on sait cela, » dit la mère Moreau, en nouant les rosettes des souliers de prunelle, pendant que Suzanne, le pied sur une chaise, devant sa mère agenouillée, achevait d'arranger sa coiffure dans un petit miroir de vingt-cinq sous, qui pendait au bouton de la croisée. « Et

on n'en bouge pas plus! dit le père. — Comme vous dites, reprit sa femme. — Comme j'ai raison de le dire, insista-t-il, entendez-vous, Mademoiselle? — Mais, a-t-on vu cette rage? dit la mère Moreau: ma fille va sortir avec Alexandre, ils vont aller chercher Fanchette, et moi je resterai; avez-vous à dire autre chose? » Et elle le poussa par les épaules, ouvrit la boutique, étala sa marchandise, mit tout en ordre en un clin-d'œil, pendant que le père Moreau disait, en allant prendre chez l'épicier voisin son confortatif matinal: « Ce M. Meunier fera peut-être la grimace, quand il verra une jeune fille si coquette; mais il a du tact, cet homme: il s'imagine que ma femme me mène; il m'a fait jurer de ne rien dire; c'est son affaire maintenant. »

Pour peu que le lecteur ait de complaisance, et il le faut bien, il supposera qu'il est dix heures, et que deux jeunes filles, escortées d'un jeune élégant, traversent

le quinconce des Champs-Elysées pour couper vis-à-vis de l'estaminet Beaulieu : il suivra des yeux nos deux voyageuses, s'il aime à considérer la souplesse des formes; il les devancera même, s'il veut savoir au juste quelle expression donnent à deux charmans visages l'espoir et le bonheur; mais, à la Grande-Rue de Chaillot, il fera bien de rebrousser chemin; car Alexandre n'est pas homme à filer doux, s'il surprend un regard qui fasse rougir Fanchette, ou qui rende Suzanne confuse. Ce que j'en dis, c'est pour prévenir les disputes.

Au même instant, une carriole arrivait dans le cloître Saint-Jacques-l'Hôpital; le maître, après avoir flatté et attaché par la bride à un anneau scellé dans le mur son cheval bas-normand, frappa deux coups à une porte dont le seuil offrait des vestiges de paille; un chien aboya, et bientôt une voix forte criant : « Veux-tu te taire, maudit animal? » une traverse de fer glissa, et l'on ouvrit.

Bonjour, M. Moreau! — Bonjour, M. Meunier! — Votre femme est-elle prête? — Elle n'en finit jamais. — Ah!... et votre fille! — Oh! c'est fini depuis long-temps. — Tant mieux. — Mais elle a pris l'avance avec son frère et sa belle-sœur. — Déjà! — Que voulez-vous, ils ont dit qu'ils partiraient à pied et ma femme veut tout ce que mes enfans veulent. — Votre femme est une excellente femme. — Vous voulez dire une excellente mère? — Ces qualités marchent ensemble. — Je vous crois dans l'erreur. — Lui avez-vous dit quelque chose? — Dieu m'en garde, ce serait le moyen de faire de quelque chose rien. — En ce cas le départ de votre fille m'arrange. — C'est juste, nous serons plus à notre aise dans votre carriole. — Je veux dire que nous pourrons jaser librement. — Sans doute, si ma femme nous en laisse la liberté. »

Le père Moreau était un brave homme dans toute la force du mot, mais il n'avait

qu'une idée dans la tête : il ne savait que contrôler ce que faisait sa femme en lui obéissant; hors de-là il figurait très-bien tête-à-tête avec une cruche pleine de vin, il mangeait comme quatre, sciait du bois dans la perfection et mesurait parfaitement du charbon, mais voilà tout; aussi M. Meunier pour charmer l'attente, fredonna entre ses dents, battit la mesure avec son pied, compta les vieilles *pommes* enfilées dans une corde, enseigne qui disait au passant qu'il y avait du cidre dans la cave de la fruitière.

Enfin, madame Moreau parut, portant le modeste bonnet rond, le faux tour de cheveux, le cinq-quarts ponceau, la robe d'indienne et les bas à côte.

A l'aide d'une chaise et avec des efforts prodigieux, Moreau parvint à hisser sa grosse femme dans la carriole. Il ferma la boutique, monta le dernier, puis se campa sur le siége du fond. Le contre-maître donna un coup de fouet, le cheval hennit,

la voiture se mit en marche et bientôt disparut à leurs yeux la porte de la maison, puis la rue, puis l'arrondissement, puis Paris même, car ils eurent bientôt atteint l'arc de triomphe de l'Étoile, monument inachevé d'une gloire impérissable.

M. Meunier avait prudemment laissé déborder le fleuve de paroles où se noyait habituellement l'éloquence de madame Moreau. Quand le lit du torrent fut à sec, il résolut de sonder le terrain, et il s'aventura le miel sur les lèvres et la prudence dans la bouche.

« J'ai quarante deux ans, Madame.—Et moi aussi, monsieur Meunier. — On ne vous les donnerait pas. — Et vous paraissez bien les avoir. — C'est vrai, je crains aussi que ce ne soit un obstacle au désir que j'ai formé.— En vérité, je ne comprends pas cela. — Veuillez m'entendre. — De tout mon cœur. — J'ai quelque fortune. — Ça ne nuit pas. — Ma probité me garantit la confiance des gens qui

m'ont employé. — La probité est un trésor, Monsieur, cela vaut mieux que des rentes... et les rentes sont fort bonnes aussi. — Je crois qu'une femme serait heureuse avec moi. — Pardine, je le suis bien moi avec mon homme qui est un imbécile ; à plus forte raison.... — La vie laborieuse que j'ai menée depuis mon veuvage m'avait persuadé qu'une femme n'était plus nécessaire à mon bonheur. — Eh bien! c'était une sottise, pardonnez le mot, mais je suis franche. — Le travail me préservait des mauvaises moeurs. — Il vous rendait un bon service, monsieur Meunier. — Mais le cœur a parlé. — Oh! je serais bien curieuse de savoir ce qu'il vous a dit? — Il y a trois semaines. — C'est tout nouveau comme ça? — Je n'ai pu résister à la gentillesse unie à un bon cœur. — Je le crois bien, je n'ai apporté que cette dot à mon mari. — J'ai donc réuni toute ma fortune, et me voyant à la tête de trente mille francs...

— C'est beau cela, dit Moreau qui ouvrait la bouche pour la première fois. — Examinant, continua Meunier, les probabilités de ma clientelle et mes espérances raisonnables, ce fonds peut être doublé dans deux ans. — Soixante mille francs; murmura Moreau. — Sous ce rapport, je puis hasarder une demande honnête; qu'en pensez-vous, Madame? — Que c'est un joli denier; mais où voulez-vous en venir? — Croyez-vous qu'une mère soit contente d'offrir une dot pareille à sa fille. — Ah! Monsieur, j'aurais cent mille écus, que je les donnerais à la mienne! — Alors Madame, daignez offrir ce porte-feuille à Suzanne, il renferme sa dot, si vous le voulez... si elle y consent. »

La grosse maman resta muette; elle regarda M. Meunier, jeta un coup-d'œil sur le porte-feuille en maroquin rouge, et la bouche ouverte, les bras pendans, elle devint pâle, puis rouge, puis violette.

« C'est bien de l'honneur pour nous, dit le père Moreau : le bonheur de notre fille nous fait un devoir d'accepter, et quant à moi.... si ma femme veut, car enfin.... — Écoutez, monsieur Meunier, interrompit la fruitière, vous savez que cela ne dépend pas tout-à-fait de nous, et vous avez trop de sentimens pour exiger que nous engagions Suzanne sans sa volonté. La tête des Franc-Comtoises est d'une trempe d'acier. Il faut qu'une fille dise oui la première, c'est la coutume ; jamais nous ne contrarierons sa volonté là-dessus : les parens qui font autrement répondent devant le bon Dieu des larmes et de la vertu de leur fille. Reprenez votre porte-feuille, et attendons. — J'étais certain de votre réponse, Madame, et je crois que si le cœur de Suzanne est libre, comme cela m'est démontré, mon caractère justifiera son choix. Je l'aimerai d'une amitié vive; elle aura de l'estime pour

moi. Cela vaut mieux que l'amour, et dure plus long-temps. J'attendrai donc. »

Et le pavé résonna d'une manière sourde : on était sur le pont de Neuilly.

La carriole s'arrêta près d'une auberge; on descendit. Meunier alla commander le dîner.

Pendant ce temps, Gauthier et Suzanne, Alexandre et Fanchette, après avoir couru dans le bois de Boulogne avaient passé le bac à Surêne, puis s'étaient mêlés aux joyeux pélerins qui allaient voir la Passion de Notre-Seigneur comme on se rend à une partie de plaisir. Suzanne fit ses prières devant la Vierge, brûla quelques menus cierges, fit l'aumône à tous les pauvres, acheta un chapelet qui avait touché quelque relique, et pria notre Seigneur de bénir ses amours.

Ainsi, ne rêvant partout que leurs projets, les hommes ne se jettent aux pieds du Dieu du monde que pour qu'il bé-

nisse leurs folies, que pour qu'il couronne leur ambition; on ne veut voir en lui qu'un complice. Le prêtre découvre-t-il l'hostie sainte, et déploie-t-il l'appareil religieux au sein des camps; le soldat, offrant à la bénédiction ses drapeaux, implore dévotement la mort de son ennemi; il puise la soif du sang dans les paroles de piété du pontife, et passe de la sainte table au pillage, au sac, à l'incendie d'une cité.

Suzanne n'avait pensé qu'à l'amour; la religion lui fit penser au mariage. Le mariage! c'est un mot qui rend bien grave une petite amoureuse bien folle: l'imagination va, va, elle court le galop. On aura des enfans: alors passe-t-il un petit garçon, on lui parle, on le fait jaser, on lui paie un croquet, on le baise, et cela fait rêver. On mariera un jour ses enfans: oh! bien sûr, on écoutera leur inclination, c'est le devoir des bons parens. Voyez un peu le sophisme! C'est

Suzanne qui dit cela ; car le penser et le dire c'est tout un, et la petite fruitière n'a pourtant pas lu Condillac : elle raisonne comme un philosophe ; elle en remontrerait à sa mère.

Enfin on arriva à l'auberge fixée pour le rendez-vous : Gauthier fut reçu à bras ouverts par M. Meunier. Madame Moreau l'embrassa de tout son cœur, et regarda tendrement sa fille. Quant au père Moreau, il lui dit avec un ton sentimentalement grotesque : « J'ai été furieusement inquiet de votre santé, demandez à ma femme ? J'ai vingt fois envoyé savoir si vous étiez mort. »

La maman prit Suzanne à l'écart et lui dit : « Aimerais-tu mieux Gauthier s'il avait trente mille francs et quarante-deux-ans ? — J'aime mieux qu'il n'ait pas un sou et vingt-deux ans, » répondit en riant Suzanne. En cet instant Moreau cria : « A table ! »

Le dîner se ressentit de la situation

d'esprit de chacun. Meunier tint le dé de la conversation; on parla particulièrement de l'activité probable des travaux, dans la saison qui allait s'ouvrir, et comme il est dit que le parfait accord ne peut arriver à la fois dans l'ensemble des professions diverses, Alexandre, tout-à-l'heure si folâtre avec Fanchette, développa les raisons qu'il avait de craindre que l'imprimerie ne reçût bientôt un échec assez considérable. « Peut-être, disait-il, faudra-t-il s'expatrier pour cultiver cette branche de l'industrie. » La mère Moreau tenait une des mains de Fanchette, et toutes deux étrangères aux idées politiques que Meunier faisait valoir pour rassurer le jeune typographe, s'entre-regardaient avec inquiétude. Quant au père Moreau, qui avait fait les guerres d'Italie, il se mêlait à la discussion à tort et à travers, en disant que le petit Caporal n'était pas mort et qu'il viendrait ramener son fils un de ces quatre matins;

qu'alors tout irait bien; qu'il n'y avait qu'à attendre, et, à chaque période, il faisait disparaître un verre de vin. Gauthier échangeait avec Suzanne des regards significatifs, et la pauvre enfant, radieuse de le voir tout-à-fait rétabli, mais pensive depuis qu'elle avait fait sa prière à la bonne Vierge, souriait, puis baissait les yeux et frappait doucement sur le bras de sa cousine, attentive aux paroles d'Alexandre, pour lui faire signe de s'échapper avec elle dans le jardin.

Enfin l'horloge ayant sonné cinq heures, Meunier s'arracha du sein de la petite réunion. Le temps avait coulé vite pour chacun, il appela la mère Moreau dans l'embrasure d'une croisée, lui dit quelques mots à voix basse, puis salua les deux cousines qui tendirent à ses baisers leurs joues fraîches et vermeilles, et les hommes le reconduisirent à sa carriole.

Meunier prit Gauthier à part un instant :

« Mon ami, vous avez de l'argent, sans doute, puisque vous ne m'en demandez pas? — J'ai vu Leroux hier, dit Gauthier en baissant les yeux, mais j'attends six cents francs qu'on doit m'envoyer du pays. Je me rappelle vos conseils, aussi je vais reprendre les travaux et quitter la chambrée. — Pouvez-vous me dire où vous comptez vous loger? — Alexandre m'a invité à partager sa chambre. — Bien! très-bien! ce sont de braves gens que ces Moreau, et je suis bien aise que vous soyez de la famille. Nous nous reverrons. »

Il salua cordialement ses braves amis, leur donna la main, excita son bidet bas-normand, et la carriole reprit la route de Paris.

Le soleil s'abaissait rapidement à l'horizon. Le ciel était pur, et un vent frais se jouait à travers les premières feuilles des arbres. Rien n'était séduisant et délicieux comme le charme de cette belle soirée.

Suzanne, dont mille émotions douces précipitaient les palpitations du cœur, se trouvait trop à l'étroit dans le vaste rez-de-chaussée de l'auberge; elle se mit à la fenêtre et jeta les yeux sur la Seine et sur les îlots dont elle est parsemée dans son cours.

Deux jeunes gens cheminaient lentement sur la pelouse, à trente pas de la fenêtre, les bras affectueusement entrelacés autour du cou. L'un gesticulait avec feu; l'autre écoutait avec attention. Ils revenaient sur leurs pas, puis retournaient et revenaient encore. Enfin, Suzanne, dont la pensée planait depuis quelques instans dans les hautes régions du bonheur platonique, reconnut Alexandre et Gauthier qu'elle considérait depuis long-temps, mais avec ce regard involontaire d'une forte préoccupation. La pauvre petite n'aurait pu dire pourquoi il y avait deux larmes sur ses joues, et pourquoi elle se hâta d'entraîner

hors de la chambre et si précipitamment sa cousine, sans écouter les réprimandes de sa mère qui murmurait en les voyant fuir avec rapidité:

« Voyez un peu mes folles, s'il y a moyen de tirer une parole de l'une ou de l'autre! »

Vous croyez peut-être que Suzanne allait rejoindre les jeunes amis! Ames vulgaires! Oh! qu'une femme qui aime comprend mieux ses intérêts.

Qui pouvait donner à Gauthier ces gestes si vifs, à son frère cette attention si soutenue? Elle avait tout compris et sentait le besoin de confier ses agitations à un cœur aussi aimant que le sien.

Bientôt madame Moreau sortit avec son mari de la salle où l'on avait dîné, et s'avança vers le jardin où Suzanne et Fanchette assises sur le gazon s'embrassaient, pleuraient et riaient tour à tour. Le père Moreau, tout essoufflé, disait à sa femme en la suivant à grands pas:

« Je vous dis qu'un homme âgé, ça vaut mieux, parce qu'il mène le ménage ; et que si j'ai fait une bêtise, ce n'est pas une raison pour que je vous en laisse faire une autre... J'aurai une volonté peut-être. »

Suzanne n'avait jamais entendu son père parler avec ce ton ; elle se leva, pâlit et regarda sa mère : une vive agitation colorait, plus que de coutume, le visage de l'excellente femme : elle dit sèchement à son mari de se taire, s'empara de Fanchette et de Suzanne, puis marcha vers le Calvaire où le garçon de l'auberge vint leur dire que les deux jeunes gens s'étaient dirigés.

Suzanne devinait confusément qu'elle entrait pour quelque chose dans la petite querelle de ses parens : seulement elle y trouvait quelque obscurité. Il était étrange, pensait-elle, que sa mère eût parlé de son amour pour Gauthier, quand celui-ci ne s'était pas encore déclaré :

mais son père, à ce qu'elle croyait encore, venait de dire que son amoureux était trop jeune. Voyez un peu comme les têtes de quinze ans travaillent.

On marcha sans se rien dire : on arriva sur la colline sainte : on appela : Alexandre! on cria : Gauthier ! et les vents emportèrent les voix, sans rapporter d'autre réponse que celle de l'écho, qui répétait: Alexandre et Gauthier!

Le papa et la maman s'arrêtèrent, mirent leurs mains au-dessus des yeux pour se garantir de l'éclat du soleil, dont le disque s'enfonçait sous l'horizon, et au même instant, d'un commun accord, les deux jeunes filles, rapides comme l'éclair, s'élancèrent vers le versant occidental du Mont-Valérien, à demi-montée duquel elles venaient d'apercevoir Alexandre et Gauthier, se serrant dans les bras l'un de l'autre avec une effusion de cœur toute fraternelle.

« Enfin les voilà, dit le père Moreau,

c'est bien heureux! » Et il se hâta pour les rejoindre; mais par une particularité qui aurait pu lui donner à penser, s'il en eût été capable, Alexandre tenait sa sœur embrassée, et Fanchette, pendue au cou de Gauthier, l'embrassait de toutes ses forces.

« Ah! mon père, où est maman? dit brièvement Alexandre dont la figure était rayonnante. —Ta mère est à deux pas, répondit Moreau tout étourdi. Qu'est-ce que tu lui veux? »

La bonne femme accourut. Quand ils furent tous réunis, Alexandre, avec une gravité étudiée, fit asseoir tout le monde sur la pelouse. Il se mit entre son père et sa mère, plaça Suzanne à droite près du papa, Gauthier à gauche près de la maman. Fanchette fermait le cercle, et tenait, à la fois, dans chacune de ses mains, la main du jeune maçon et celle de la jolie fruitière.

« Tu as quelque chose à nous dire,

mon ami? dit affectueusement la mère. — Maintenant que tu m'as campé là, parleras-tu? dit impatiemment le père. — Vous aimez bien ma sœur? continua-t-il après une pause. — Si je l'aime! dit la mère en la regardant avec des yeux brillans de joie. — Cette bêtise! répondit le père en donnant à Suzanne une petite tape sur la joue. — Vous estimez bien Gauthier? — Ce brave garçon, si je l'estime, après le service qu'il a rendu à ma *fille* sans la connaître! dit gaiement la mère en secouant la main de Gauthier. — Ah! murmura le papa à Suzanne, qui devint brillante comme une rose et baissa les yeux, il t'a donc rendu un service? — Oui, papa, dit-elle d'une voix tremblante. — Eh bien! continua Alexandre. — Eh bien! s'écrièrent-ils à la fois. — Ils s'aiment tous deux...... — Vrai! dit la mère Moreau........ — Diable! repartit son homme...... — Gauthier vous la demande en mariage! — Digne jeune homme! s'é-

cria la mère. — Hum! hum! murmura le père, je ne sais pas trop.... — Il est capable de faire son bonheur, dit Alexandre avec vivacité, et si vous voulez, ma mère, si mon père y consent.... — Si je le veux! s'écria madame Moreau, certainement que je le veux, et vous aussi monsieur Moreau, vous le voulez, entendez-vous! — Certainement que je le veux, si vous le voulez, ma femme; mais vous savez.... — Venez, mes enfans, venez m'embrasser, dit-elle vivement, je savais bien que cela devait finir ainsi, et du premier jour que j'ai vu le cousin, je l'ai désiré pour gendre. — Voilà donc pourquoi, dit le fruitier, tu ne paraissais pas contente ce matin lorsque...—Quelle langue d'enfer, reprit impatiemment sa femme. — Bon! bon! je me tairai, dit-il, mais qu'est-ce qu'on lui dira?

»—Faudra-t-il vous répéter cent fois que vous ne savez ce que vous dites? Embrassez donc cette pauvre petite qui est toute

confuse, et dites-lui tout de suite que vous donnez votre consentement. »

Il n'y avait plus qu'à s'exécuter franchement; la bonhomie naturelle du père Moreau l'emporta sur l'esprit de calcul qui l'avait obsédé, calcul qui partait néanmoins d'un bon principe, du désir de voir sa fille fortunée; car on a réuni dans ce seul mot de la langne française les deux idées souvent très-contraires de richesse et de bonheur.

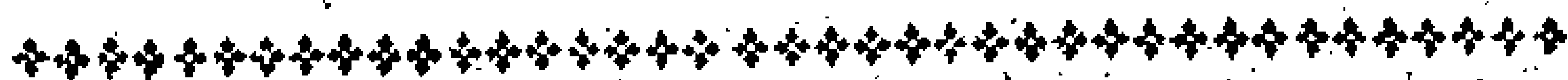
Gauthier avait glissé sa confidence au frère de Suzanne en le rassurant contre les craintes que la conscription lui faisait éprouver. «Si l'imprimerie ne vous permet pas de faire des économies, comptez sur moi, avait-il dit, nous réunirons quelque argent pour vous acheter un homme et vous épouserez Fanchette. » Alexandre s'était refusé à cette offre; mais Gauthier l'avait prié d'accepter ce service, non d'un étranger, non d'un cousin, mais d'un frère.

C'est ce dernier trait dont le père Moreau fut instruit par son fils qui toucha le plus son cœur ; cet homme était resté grossier ; mais il mettait tout son orgueil dans son fils, et l'on était sûr qu'il serait dévoué pour la vie à celui qui donnerait une preuve d'amitié à son enfant chéri.

Les ombres couvraient la terre, la nuit fraîchissait, on revint joyeusement. Gauthier fut remis à Chaillot. Suzanne et lui s'embrassèrent à plusieurs reprises, et ce ne fut que lorsqu'à la dernière lueur des réverbères il eut cessé d'apercevoir ses amis, qu'il donna le coup de marteau auquel le portier répondit en tirant le cordon de la porte cochère.

Pour Suzanne, il fallut que sa mère se mît en colère pour la faire déshabiller et se mettre au lit; Fanchette coucha avec elle, on ferma leur porte, et quand on fut certain que les deux amies ne penseraient pas à se lever, Alexandre, son père et sa mère se rendirent dans la boutique ; on

médita une lettre pour M. Meunier : la mère dictait, le père faisait des objections, Alexandre tournait le style, cela dura près de deux heures; enfin le brouillon fut adopté, la lettre écrite et cachetée; on s'embrassa et le sommeil régna dans toute la maison.



CHAPITRE X.

ARÉTHUSE.

L'apparence nous fait prendre aujourd'hui des sentimens d'envie et d'amour pour des gens qui seront demain les objets de notre pitié et de notre haine.

OXENSTIERN.

JEUNE fille, qui avez parcouru avec le plus doux intérêt cette première partie de l'histoire de ma Suzanne; qui frémîtes lorsqu'elle faillit perdre la vie sous les roues de la charrette d'Houberot et qu'elle ne perdit que du céleri et des oignons; qui la suivîtes à l'Hôtel-Dieu et revîntes du Calvaire avec elle, en partageant sa joie si pure et si vive; veuillez à l'instant et

malgré l'heure avancée, vous appuyer sur mon bras pour me suivre dans cette campagne déserte ; ne craignez rien, j'ai passé l'heureux âge où l'on peut se permettre des témérités ; vous êtes fort aimable, mais je ne le suis plus ; vous êtes craintive et je ne suis pas à craindre ; je pourrais vous protéger contre tout péril, mais nous ne ferons aucune rencontre périlleuse ; tout dort, de légers nuages errent sur le firmament, ils éclipsent parfois l'astre argenté de la nuit. Des étoiles brillent çà et là sur cet espace immense ; une brise insensible se joue à travers les branches de ces ormes et de ces acacias.

Avançons ! ne frissonnez pas ! ces ténèbres ne cachent aucune surprise ! je ne vous fais pas faire une démarche suspecte ; les nuits du mois de juin ne sont pas froides, et votre mère sait où je vous conduis.

Nous voici arrivés dans la Grande-Rue de Ménilmontant ; demain ces guinguettes s'ouvriront avec l'aube matinale ; les

amateurs de scènes populaires viendront y recueillir des traits pour la chanson, des croquis pittoresques pour les albums. Les chats qui, ce matin encore, couraient sur les toits, pendent au croc dans les cuisines, confondus avec les lapins de clapier, qu'une branche de romarin sauvage embaumera d'un léger fumet de garenne. La litharge de plomb et le bois de teinture, mariés ensemble, produiront un vin qui disputera la palme aux crus de Surêne et de Brie : le fisc perdra le septième de sa recette hebdomadaire; mais les hôpitaux s'engorgeront, les buveurs seront décimés, les carabins feront leur apprentissage, on débitera des *requiem* et des cercueils, et tout le monde sera content.

Mais vous n'êtes pas à ce que je dis : ce n'est pas le roulement lointain des voitures; les bruits confus qui s'élèvent çà et là, en bourdonnant, de l'intérieur de la grande cité qui parlent à votre imagi-

nation. A travers les frémissemens de la feuillée, votre oreille attentive a recueilli quelques sons harmonieux, et cette musique mystérieuse attire vos grands yeux noirs vers une clairière éloignée, couronnée d'une pâle auréole; ne vous semble-t-il pas que de ce point abaissé de l'horizon les vaporeuses filles d'Odin, portées sur une aurore boréale, vont s'élever peu à peu dans les airs, en préludant sur la harpe d'or aux chants mélancoliques des vierges de la Scandinavie : il est bientôt minuit; c'est l'heure des élégies, des tombeaux. Nous sommes dans une situation très-romantique; il faut en profiter. Nous allions tout droit jusqu'ici, en gravissant une montée pénible : maintenant il faut détourner et descendre. Prenez garde, car ici les ténèbres sont plus épaisses, et votre œil a besoin de toute sa prudence. Tournez!.. bon! Ces noyers épais couvrent l'étroit sentier; mais je le connais bien, je l'ai parcouru tant de fois quand j'atteignis

ma vingtième année. Il faisait très-sombre, car j'aimais le mystère : j'avais à mon bras une jeune fille, jolie comme vous et de votre âge; nos cœurs battaient, et pourtant j'étais brave, et elle n'avait pas peur. Ici elle fit un faux pas et m'entraîna : là, je glissai avec elle. Hélas! j'ai le pas plus assuré qu'alors, et à mon bras vous ne broncheriez point. Voilà ce qu'on perd à gagner de l'expérience. Ecoutez maintenant! Ah! vous comprenez! Eh bien oui, c'est une noce, un bal même : c'est la noce de Gauthier et de Suzanne. En ma qualité d'historiographe, j'étais invité, j'ai voulu vous procurer un moment de plaisir, et vous montrer mes jeunes héros. Les bruits se rapprochent; nous allons gravir ce sentier à droite, et nous y serons. Etourdie! songez donc à ce que vous faites : vous alliez tomber sans moi. Nous sommes à la fontaine d'Aréthuse, et ces lumières étincelantes, ces joyeux éclats de rire, ces plaintes déchirantes du vio-

lon assassiné par l'archet, les sons plus moelleux de la clarinette, ces coups mesurés de la grosse caisse, partent de l'Ermitage, près du regard qui alimente la source d'Aréthuse; nous y atteignons; nous y sommes. Entrez, et faisons connaissance avec la galerie.

Cet homme qui se promène d'un air si affairé, qui rit comme par ressort, et fait trente salutations par minute, c'est M. Moreau : il cherche à se donner quelque tenue, parce qu'il sent qu'il a entièrement perdu la raison. Dieu veuille qu'il conserve l'équilibre : il ne pense pas quand il est à jeun, et ne dit rien quand il a bu. Il s'est mis en état de ne pas se compromettre.

Cette ingénue de quarante-huit ans qui se tient roide comme un piquet, sur cette chaise, entourée d'un cercle nombreux de chaises vides, est la marraine de Suzanne; c'est l'entrepreneuse des chaises du boulevard du Temple, elle est

là toute seule comme au sein de sa famille : c'est une femme de condition qui a bien voulu honorer ces petites gens de sa roideur : elle pense à son chien et elle soupire.

Ce gros homme qui lorgne les dames avec un air malin, est le compère de la commère susdite; il est employé à la rédaction d'un journal fort spirituel : c'est lui qui le porte à domicile tous les matins.

Ce gaillard qui a les yeux à fleur de tête, qui danse les pieds en dedans, les bras écartés, et la tête inclinée à gauche, c'est Leroux. Sa danseuse, vous le devinez à son air modeste, à son bouquet, c'est Suzanne. Sa jarretière pend à la boutonnière de Leroux.

Cette femme à l'embonpoint monacal qui fait sauter hors de cadence ses volumineux appas, qui rit de toute la force du plus gros rire, c'est la mère Moreau. Elle s'est emparée de Gauthier, le lutine et le poursuit pour l'empêcher d'être avec

sa petite femme : de temps en temps elle lui dit qu'il aura le reste de la nuit pour se dédommager. C'est une rude railleuse que la mère Moreau, et ses plaisanteries déconcertent quelquefois sa fille. Ne vous effarouchez pas : ce sont des propos de noces; la fruitière ne connaît pas le sel attique, elle ne débite que du sel gris.

Regardez cet homme, il est de votre connaissance; vous ne le remettez pas et sa physionomie ne vous revient point, c'est un de ces visages qui gagnent à être connus; il est fort laid la première fois qu'on le voit : deux mois après on le trouve comme tout le monde; six mois ensuite il est bel homme. Il a l'air contraint, il écoute avec distraction, parle peu, mais ce qu'il dit est juste, et, sans jamais se livrer, il inspire du respect, de l'estime, de l'amitié. C'est Meunier : il est venu, car Gauthier l'a invité, et comme les jeunes mariés ignorent sa demande en mariage, il n'a pas cru pouvoir se refuser

à l'honneur si cruel d'ouvrir le bal avec la fiancée de son protégé.

Vous cherchez Fanchette, elle n'est pas là. Chut! jetez les yeux dans cet épais taillis, apercevez-vous deux interlocuteurs? C'est elle et Alexandre; il lui demande un baiser, elle veut être libre, il lâche les deux petites mains qu'il tenait dans les siennes, elle lui donne un vigoureux soufflet et se sauve au milieu de la danse en riant aux éclats, pendant que le jeune typographe à demi-colère la poursuit en dérangeant les groupes pour la saisir et la punir de sa mauvaise foi. Il l'attrape enfin et pour lui échapper elle s'exécute franchement... mais devant tout le monde! Admirez, ma jeune compagne, et profitez.

Comme je hais la médisance, je ne vous dirai pas combien d'amans a cette petite blonde, combien d'amis a ce gros papa, combien d'enfans a eu cette vieille demoiselle et ce que cette brune vient de dire à l'oreille de Leroux. En revanche

j'aime à parler des gens qui ont de la vertu, des mœurs, des sentimens, et je profiterai de la circonstance pour me taire sur le reste des personnages qui sont invités comme nous à ce bal.

Le violon a râclé le prélude de la *petite laitière*, je vous invite, nous avons Gauthier et la mariée pour vis-à-vis ! à nos places ! ! ! . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Eh bien ! Mademoiselle, dites, jamais historien fut-il plus complaisant que moi? Vous avez vu mon héros, vous avez reçu avec un doux sourire son modeste baiser sur vos joues de rose; jamais peut-être depuis qu'il y a des héros de romans et des romanciers, jeune fille qui les dévore à la dérobée n'eut un pareil privilége. Je pourrais, je devrais sans doute vous faire un grave commentaire là-dessus. J'aime

mieux pour le moment me borner à vous dire solennellement : « Rappelez-vous que le 11 juin 1816, Gauthier vous a embrassée. » Vous riez, c'est fort bien, mais moi je ne badinepoint.

L'archet fait vibrer les cordes avec des faussets plus rapides, la clarinette parcourt la partition d'une manière désordonnée, la caisse répond hors de mesure à ce redoublement de charivari... Quel vertigo semble s'être emparé des jambes tout à l'heure si lasses de ces jeunes gens ! Ruse de guerre ! l'infatigable Leroux cherche à tromper les observateurs, il fait fouetter la joie à coups de musique, il fait servir le mets favori des danseurs, la *petite laitière* qui est aux jarrets rompus ce que la sauce piquante est aux estomacs blasés; je lis dans vos yeux plus d'amour pour la danse que de soucis pour le maçon et sa fiancée; mais ils sont disparus à la faveur du bruit, et mon devoir, l'inexorable devoir m'ordonne de les suivre.

Non, jeune fille, je ne les conduirai pas jusqu'au lit nuptial; je respecte votre repos, votre pureté, votre âge; je sais trop que dans les nuits brûlantes de l'été, la tête bouillante d'une jeune vierge et l'imagination de feu d'un philosophe de vingt ans sont comme la poudre qui dort. Je ne provoquerai pas l'étincelle.

En sortant de ce jardin brillant de mille clartés, l'ombre vous paraît plus épaisse. Parlons bas, ou plutôt laissez-moi parler seul.

Nous descendons le sentier par lequel nous sommes venus. Pour la seconde fois, nous voici près d'Aréthuse. Vous n'entendez rien, prêtez mieux l'oreille.

Ce fantôme, qui se dessine contre cette muraille, est le modeste phaéton d'un fiacre abrité à deux pas: il s'arrête et tousse; son bras se lève; sa tête se renverse; il prend un julep pour son rhume: c'est une bouteille au cachet

noir ; vite, pendant qu'il ne voit rien, glissons-nous derrière cette haie.

Vous regardez partout, et vous ne voyez rien : patience, ils ont pris un chemin détourné pour dépister les mauvais plaisans. Je savais cela ; mais moi, je dois savoir tout.

Les voilà ! A la lueur de la lanterne portée par la maritorne de l'auberge, Suzanne s'avance, une main dans les mains du fiancé fier et joyeux, l'autre dans les mains de sa mère sur laquelle sa tête est penchée. Madame Moreau pleure et veut maîtriser ses émotions : la parole expire sur ses lèvres, elle ne peut que presser sa fille dans ses bras, la baiser au front et la mouiller de ses larmes.

A deux pas plus loin, Moreau essaie de raconter à M. Meunier, dont le bras lui donne un certain aplomb, les gaudrioles des plaisans de la Franche-Comté à ses noces. Meunier est triste, il est de

mauvaise humeur même. Il est tenté de le faire taire et de l'envoyer au diable. Mais il n'en fera rien, je vous prie de le croire; il souffrira, mais en silence.

Le cocher a fait avancer la voiture; prompt comme l'éclair, Gauthier y lance la légère Suzanne, la pesante maman, l'irrésolu beau-père; il presse Meunier: Meunier a dit «non!» d'une voix ferme; il sourit, salue, ferme la portière; le cocher jure, le fouet claque et la voiture s'ébranle; elle cahotte dans les ornières, roule péniblement, s'éloigne et disparaît.

Meunier donne un écu à la vieille servante, et suit le sentier qui mène à Belleville; l'infortuné, il soupire! Ne le suivons pas, il cherche la solitude; pourquoi épier ses sanglots? Fuyons! le spectacle de la douleur sans consolation ne doit pas jeter son amertume dans votre cœur.

Fuyons également cette joie frénétique dont les accens le poursuivent et le dé-

chirent. Retournons à Paris, où ce contraste existe peut-être à chaque pas, porte à porte, où une mince cloison sépare l'homme qui meurt de faim de celui qui meurt d'excès.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU

PREMIER VOLUME.

P

CHAPITRE Ier. La Jeune Fille. . . . . .

II. La place de Grève à cinq heures du matin. . . . . . .

III. La journée du Maçon. . .

IV. L'angle droit de fromage. .

V. La Vielleuse et l'Arc-en-Ciel.

VI. La pose du bouquet. . . .

VII. Leroux. . . . .

VIII. La salle Saint-Paul. . .

IX. Le Calvaire. . . . .

X. Aréthuse. .

